

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 532—SAMEDI, 14 JUILLET 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



S. M. MULEY-ABDUL-AZIS, LE NOUVEAU SULTAN DU MAROC



ROME.—ATTENTAT CONTRE M. CRISPI, PREMIER-MINISTRE DU GOUVERNEMENT ITALIEN

erte
pour
per-
t re-
DES
pour
Rhu-
rine,
R
r 25c
E
aux
it
sonb
ISE.
aire
ISE.
i
r du
E.
ISE.
tion
e fi-
2
les
gne
par
—
em-
rre,
par
per
ire
AA

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 JUILLET 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Miettes d'histoire et de littérature, par E. Z. Massicotte.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—La mort du sultan du Maroc.—Les forçats de lettres par Alexandre Dumas, fils.—Attentat contre M. Crispi.—Etymologie : Cap de Chate, par P.-G. R.—Au sortir du bal, par Laure Conan.—La légende de Saint-Kevin, par Alfred des Essarts.—Un petit oiseau du bon Dieu, par R. né.—Nécrologie.—Primes du mois de juin.—Poésie : La belle saison, par Aiglon.—Un drame ignoré, par Pedro.—Curiosités scientifiques, par Fulbert Dumonteil.—La Louisiane.—Un conseil par semaine.—La mode, par Colette.—Les oiseaux, par Simon Dasch.—Le coin des enfants : L'avare guéri (avec gravure), par Victorien Aury ; Petite leçon d'histoire naturelle.—Les jeux d'Échecs et de Dames.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—M. S. M. Muley-Abdul-Azis, le nouveau sultan du Maroc.—Rome : Attentat contre M. Crispi, premier-ministre du gouvernement italien.—La mort du sultan du Maroc : Le sultan Muley-Hassan ; Le grand-vizir ; Le sultan en carrosse ; Une réception au palais royal ; La mobilisation des saphis.—A travers le Canada, Mattawa, Ont. : La navigation sur le lac Kippawa ; Le poste Kippawa.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

AVIS

Le capitaine Johnson est autorisé à prendre et collecter des abonnements pour LE MONDE ILLUSTRÉ.



MIETTES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE



OMBREUX sont les recueils de chansons venant des générations instruites qui nous ont précédés. Les livres étaient rares alors, et l'auteur qui découvrait une poésie ici et là, ou entendait un refrain gai, enlevant ou patriotique, s'empressait de copier ce qu'il avait aimé, de fixer la chanson qui lui avait plu, dans

un cahier spécial.

Plus tard, ça lui faisait une espèce de journal ou d'aide-mémoire, de ce qu'il avait lu ou entendu. Il pouvait rappeler ainsi ses souvenirs avec plus de force, et conséquemment goûter un plaisir presque nouveau.

**

J'en ai vu plusieurs, de ces recueils-manuscripts, et chaque fois j'y ai trouvé, au milieu de choses

insignifiantes, pour nous, des morceaux canadiens ayant une jolie couleur locale.

Mon condisciple et ami intime, Camille Piché, m'a montré, l'autre jour, un de ces manuscrits ayant appartenu à son père, Pierre-Camille Piché, autrefois notaire à Saint-Gabriel de Brandon, et frère de l'éminent avocat, M. E.-U. Piché, qui vient de mourir.

Comme tous les autres, il renferme des vers que M. Piché a recueillis, alors qu'il était étudiant au collège de l'Assomption, vers 1840, et durant sa cléricature chez M. le notaire Gladu, de Saint-Antoine. Il contient trois poésies ou chansons canadiennes, d'assez belle allure ; malheureusement, une seule est signée du nom de son auteur.

Je vous les donne ci-dessous, comptant que vous les lirez, quand ce ne serait que par curiosité.

La première est due à un ancien résidant de Chambly, car il ne fait pas ses sentiments à l'égard de cet endroit.

O Canada ! belle patrie
Pays que je dois tant chérir,
Adieu ! beau séjour de la vie
Adieu ! te quitter c'est mourir.

O bois charmant ! forêt obscure !
Vous dont je crois me voir bannir,
Gardez au moins, belle nature,
Gardez, gardez mon souvenir !

Où sont-ils ces jours où naguère
Je goûtais des plaisirs si doux ?
Oh ! souvenir, douleur amère,
Hélas ! ils sont disparus tous.

Chambly, toi qui me fis connaître
Et goûter cinq ans de bonheur,
Adieu ! je vais bien loin peut-être,
Pour toujours pleurer mon bonheur.

Vous qui captivez ma tendresse
Amis, recevez mes adieux.
Je pars, pardonnez ma tristesse
Je pars, adieu ! soyez heureux.

Je vous verrai dans le nuage,
Sur les collines, dans les bois ;
La vague battant le rivage,
Me rappellera vo re voix.

L'auteur devrait être un admirateur de Lamartine, car le deuxième quatrain ressemble beaucoup (!) à certaine strophe du *Lac*, autant que je me rappelle.

Passons à la seconde, qui célèbre la venue de la saison que nous aimons tous, de la saison qui ensoleille les jours, fleurit les plaines, enjolive les arbres et rend joyeux nos cœurs. La facture en est étrange et incorrecte parfois. Elle a été faite sans doute par un rhétoricien rempli du feu sacré, grand fervent de la périphrase et du symbole mythologique. La voici "dans sa candeur naïve :

LE RETOUR DU PRINTEMPS

La corne du Bélier triomphe du Verseau
Avec l'urne roulant les neiges et les glaces
Du joyeux Saint-Laurent accompagne les traces,
Et le cruel hiver repart dans son traineau.
Sous un ciel tout changé la nature respire,
Le fougeux aquilon abandonne les airs,
Tout s'anime, s'émeut au souffle du zéphyre
Sur la terre et sur les mers !

Philomèle a déjà recommencé son chant,
Naguère, autour des prés de glaçons hérisés,
D'une neige de fleurs l'aubépine est chargée,
Bergère, d'un pied nu foule le vert naissant,
O vous qui prisonniers dans vos tristes demeures,
Sur un lit sans duvet invoquez le sommeil,
Ou près d'un froid foyer, comptiez de tristes heures,
Ouvrez votre porte au soleil.

Montréal va lancer un palais enchanteur
Où la main du génie imprima sa naissance.
L'indocile torrent redoute sa puissance,
Tandis que tout au loin l'attend avec ardeur.
Aussi prompt que la foudre à ses flancs attachée,
Le brillant messager s'en va de toutes parts,
Avec mille trésors à la rive éloignée
Porter le commerce et les arts.

Par ce char emporté sur les flots écumeux,
L'homme, comme l'aiglon, visitant la campagne,
Verra passer, grandir, les bleuâtres montagnes,
Et mille objets nouveaux viendront charmer ses yeux ;
Surtout sur un lac pur où se mire l'aurore
Quand avant le soleil ou commence son cours,
Quel charme n'offre pas l'onde qui se dore
Des regards de l'astre du jour.

On ne peut être plus lyrique, n'est-ce pas ?

La troisième, pour moi, a beaucoup plus de valeur que les deux précédentes. Elle a été composée par M. Amiot, instituteur, à Saint-Ours, probablement après le départ des exilés de 1837-38. Il n'y allait pas de mains morte, monsieur l'instituteur, écoutez :

MORT AUX TYRANS

(AIR : Plus de Bourbons)

Mort aux tyrans ! d'une horde fétrique,
Délivrons-nous et tous nos descendants,
Entendez-vous l'Amérique asservie
Porter au loin le cri de la patrie :
Mort aux tyrans ! (bis)

Mort aux tyrans ! sous leur rage exécrée
Ont succombé nos frères expirants.
O Canada ! leur ombre révéree
Répète en chœur la devise sacrée :
Mort aux tyrans ! (bis)

Mort aux tyrans ! Là-bas sur la frontière
Le vil anglais a recruté ses rangs ;
Américains ! C'est à notre bannière,
Que doit s'offrir votre appui tutélaire.
Mort aux tyrans ! (bis)

Mort aux tyrans ! le drapeau d'espérance,
S'est élevé sur nos débris sanglants,
Ralliez-vous nobles fils de la France,
Elle a sonné l'heure de délivrance,
Mort aux tyrans ! (bis)

Mort aux tyrans ! aux armes, vite aux armes,
La liberté suit nos pas triomphants.
Le Canadien au milieu des alarmes
Pour son pays n'aura-t-il que des larmes
Mort aux tyrans ! (bis)

Mort aux tyrans ! L'élite de nos frères
A, jusqu'au ciel, poussé des cris souffrants,
De leurs cachots finissant les misères,
Arrachons-les à des mains sanguinaires
Mort aux tyrans ! (bis)

Il y a quelque chose qui parle à nos cœurs dans ces vers rétrospectifs.

Mai 1894.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

L'Honorable M. Nantel est revenu, mardi le 3 courant, de son voyage en Europe et en Asie. Il est en parfaite santé et se déclare enchanté de son voyage.

**

A l'occasion de son élection et de la fête du 14 juillet, qui approche, le président Périer a fait grâce à 314 prisonniers, arrêtés en France à l'occasion des troubles ouvriers.

**

MM. les abbés Colin, du séminaire Saint-Sulpice, Denoncourt et Panneton, du séminaire des Trois-Rivières, doivent s'embarquer pour l'Europe demain, à bord du *Labrador*.

**

Le 3 juillet, a été célébré, à la cathédrale de Montréal, le service funèbre pour le repos de l'âme du président Carnot. Mgr Fabre présidait au prône et a donné l'absoute.

**

Prendergast, l'assassin de M. Carter Harrison, maire de Chicago, a été déclaré responsable de son acte criminel par les médecins qui l'ont examiné. Il sera donc pendu le 13 de ce mois.

**

Le Révérend Père U. Viau, de la communauté des Pères de Sainte-Croix, a été ordonné prêtre

ces jours derniers dans la chapelle de l'église des Pères du Saint-Sacrement.

* *

Lundi, 2 juillet, s'est éteint doucement, à l'Hôtel Dieu de Montréal, ce vieillard bienfaisant que toute notre population connaissait et révérait sous le nom familier de Père Mazurette.

* *

M. Auguste Burdeau, républicain, a été élu président de la Chambre Française par une forte majorité. C'est un homme d'une grande expérience en matière politique, et qui, deux fois déjà a été ministre.

* *

On a commencé la construction d'un pont suspendu gigantesque entre New-York et New Jersey. Le pont de Brooklyn pourrait tenir tout entier sous la travée principale de cette construction colossale.

* *

Comme marque de sympathie pour le malheur qui vient de frapper la France, l'empereur Gaillaume a signé la grâce des deux officiers français, Dagony et Malevas, qui avaient été, sous soupçon d'espionnage, enfermés dans une forteresse.

* *

Un train du Pacifique a passé, le 3 courant, à travers un pont près de Mooseville (Maine), cinq personnes ont été tuées. Cette catastrophe est due à la malveillance de misérables qui avaient placé des madriers sur la voie pour faire dérailler le train et le piller ensuite.

* *

Six grands édifices qui formaient la cour d'honneur de l'exposition de Chicago, ont brûlé samedi dernier. En trois endroits à la fois on a vu le feu se déclarer et... un homme se sauver. Sur quatre-vingts acres, l'incendie s'étendait, immense, effroyable ! Cinq pompiers ont disparu, un homme a été brûlé et une pompe perdue, durant cette vaste conflagration. Décidément, si les Américains possèdent le meilleur système pour éteindre les incendies, ils doivent connaître aussi merveilleusement celui de les allumer !

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—J. A., Montréal.—Votre sonnet aurait grand besoin de correction avant d'être publié.

Ovide.—Impossible de livrer votre sonnet à l'impression ; il faudrait presque le refaire en entier.

L. de M., Montréal.—La place nous a manqué pour publier votre dernière poésie, qui, du reste, n'est pas très bien réussie ; comme vous avez fait mieux que cela déjà, il vaudrait mieux ne pas la faire paraître.

R. R., Ottawa.—Reça votre nouveau manuscrit, que nous publierons bientôt.

Violette.—Soumis à la rédaction.

P.-G. R., Lévis.—Paraitra sous peu.

LA MORT DU SULTAN DU MAROC

(Voir gravures)

La mort subite de Muley-Hassan, le sultan du Maroc, a causé en Europe une profonde et légitime émotion. La question marocaine est, en effet, plus immédiatement intéressante et plus fertile en conjectures menaçantes que la question d'Orient.

Aussitôt après la mort du sultan, les troupes ont proclamé souverain son fils préféré, dont nous donnons le portrait en première page.

C'est à la date du 15 juin que le nouveau sultan a été solennellement proclamé, à Tanger.

Muley Abdul-Azis est de forte constitution ; il

est de taille moyenne, le teint foncé, les traits réguliers ; il est excellent cavalier et chasseur intrépide. Très instruit, il aime l'astrologie, l'histoire, la lecture du Koran ; il parle le français.

On le dit très affecté de la mort de son père, dont il a fait déposer le corps dans le caveau du palais impérial d'Arech, où reposent les restes de plusieurs chérifs. Pendant trente jours, des gardes veilleront à la porte du caveau.

Le nouvel empereur a nommé son oncle, Muley-Ismaïl, calife de Fez. Il a assisté en personne aux funérailles de son père, et n'a consenti à faire usage des insignes impériaux, le fameux parasol et cheval blanc, qu'après l'enterrement de Muley-Hassan.

Le portrait que nous publions a été fait d'après nature, par un jeune peintre français, M. Saint-Blancat, qui a résidé longuement au Maroc et qui a vu le nouvel empereur un jour de fête religieuse, à Fez, où, en l'absence du défunt empereur, son fils préféré, Abdil-Azis présidait la cérémonie. Voici comment il raconte cet événement :

" Jamais le jeune prince n'était sorti du palais, et il avait vingt-deux ans. Nous eûmes la rare fortune de le voir, et d'être les premiers Européens qu'il recevait, et à qui il devait souhaiter la bienvenue.

" Nous reçûmes l'ordre d'aller nous ranger de front avec notre escorte, sur un point déterminé, et là, il devait venir nous parler et nous serrer la main. L'ambassadeur avait endossé son uniforme de cérémonie, et moi, j'avais eu soin de me munir de mes crayons et de mon album. Nous attendîmes une demi-heure environ, tout en assitant à des fantasias échevelées auxquelles prenaient part des Arabes et des Berbères.

" Le cortège approchait lentement, au son des flûtes, des musettes, des tams-tams, au chant de versets du Coran, aux cris de la foule, avide de voir ce jeune saint, futur successeur de son père.

" Il avançait vers nous, et à mesure qu'il approchait, je constatais sa timidité et son embarras. Il était tout droit sur son cheval blanc, entouré de grands nègres, agitant des mouchoirs de soie blanche pour chasser l'air impur.

" Il s'approcha alors de nous et nous adressa alors quelques mots bienveillants que l'interprète nous traduisait. Je remarquai son visage doux, ses regards vagues et incertains....

" Peu après le cortège reprit sa marche aux acclamations des assistants.

" Le futur empereur était passé...."

LES FORÇATS DE LETTRES

Le voyez-vous, ce malheureux jeune homme, au visage contracté, aux tempes jaunies, à la bouche grimaçante, aux yeux vagabonds ? Il était né pour marcher libre et joyeux derrière une charrue, en semant avec un geste fier le grain de la moisson prochaine ; le soir, il eût mangé devant l'âtre le pain gagné dans le jour : chacun de ses pas, de ses mouvements eût donné la vie !

Regardez-le, dans la grande ville, pressant, le jour et la nuit, sa tête dans ses deux mains, la pétrissant et lui faisant suer des récits, des aventures, des combinaisons pour une foule affamée qui le dévore et passe à un autre quand elle ne peut plus rien tirer de lui. Pendant un temps plus ou moins long, cet homme fera épouser Henriette par Arthur, empoisonner celui-ci, guillotiner celui-là, avec intérêt habilement suspendu à la fin de l'acte ou du feuilleton. Il va vendre successivement de l'amour, de la jalousie, des larmes, de l'histoire, de la gaudriole, de l'argot, de la morale, de l'éloge, de l'insulte, de la politique, du progrès, du sentiment, de l'obscénité, de la religion, de la copie enfin, de deux sous à cinq sous la ligne, selon le goût du lecteur, les tendances du journal et le cours du moment.

Quand il aura mangé son fonds, il vivra sur le fonds d'autrui ; il rafistolera les vieilles comédies, rapiécera les vieux romans, réchauffera les ans des vieux siècles. Il mangera les bibliothèques ! il avalera les quais ! Il lui faut des idées, des anecdotes, des mots, du plaisir, de la notoriété, de l'argent. Dépêchons-nous, il s'agit d'être célèbre !

une fois célèbre, on est coté ! une fois coté, on est riche ! une fois riche on est libre ! Libre ! Voilà le rêve de toutes les minutes, irréalisable ! Mais le journal est pressé ; mais le théâtre ne peut attendre ? nous nous mettrons deux, nous nous mettrons trois ! nous passerons les nuits ! Et la force ? Nous prendrons du café. Et l'inspiration ? nous boirons de l'absinthe. Va, cervelle humaine, rends des pages, des phrases, des lignes, retourne-toi cent fois par jour, fais des évolutions sur toi-même, gonfle-toi comme une éponge, presse-toi comme un citron jusqu'à ce que tu dessèches subitement, que la folie te secoue comme un arbre dans une plaine, que la paralysie survienne, que l'hébétéation arrive et que la mort termine tout.

Alors, on pénètre chez l'homme connu. On y trouve le désordre, l'indigence, une ancienne maîtresse dont il avait peut-être fait une épouse dans une heure d'épuisement ou de lyrisme, de malheureux enfants déjà vêtus de noir, étonnés et pleurant à tout hasard. Cela sent encore le tabac de la vieille. Il aimait tant à fumer ! Pauvre garçon ! On lui avait dit que ça lui ferait mal, mais il ne pouvait s'en déshabituer ! Quelques amis l'accompagnaient au cimetière, escortés quelquesfois d'une foule curieuse ou sympathique, car on l'aimait bien. Il était si gai,—par moments !

On raconte sur lui des anecdotes ; on parle sur sa tombe ; on lui met une pierre plate sur le nez ; on revient manger un morceau ; on bâcle quelques articles nécrologiques ; on le découpe, on le débite pendant deux ou trois jours, on en mange, on en vit ; on lui souscrit un monument, on écrit au ministère, on obtient une pension pour la veuve, une bourse pour un des enfants ; et puis il faut reprendre cette existence frénétique qui l'a tué. Adieu, grand homme d'un an, d'un mois, d'un jour ! Il ne reste plus rien de toi. Dors tranquille enfin, voici l'éternelle nuit !

C'est dans cet enfer, dans ce baigne, que des milliers de jeunes gens se précipitent en riant, de bonne foi, trompés par la surface, croyant y rencontrer la fortune et la renommée comme on rencontre une charrette sur un grand chemin, au lieu de se cramponner au travail obscur, patient, certain, qui fait les hommes robustes, sereins, respectés, utiles et bons. J'ai traversé, moi qui vous parle, ces effroyables marais du commencement de la carrière ; j'en suis sorti frissonnant et pâli, épouvanté de ce que j'avais vu, qui m'épouvante encore quand j'y rentre par hasard, soit pour serrer la main à un ancien compagnon, soit pour aller ramasser son corps et le conduire là où il ne s'agit plus. J'y serais mort depuis longtemps s'il m'avait fallu y rester. Béni soit le Dieu, le maître quel qu'il soit des destinées universelles qui m'a éclairé pour que j'en sorte et qui m'a accordé une commutation de peine. Non ! Dante, que l'on invoque toujours quand il s'agit de supplices abominables, n'a pu trouver ni rêver dans le temps où il vivait, si troublé que fût ce temps, ce damné de la production intellectuelle, roulant sa propre tête comme Sisyphe roulait son rocher et la frappant contre des murailles d'airain pour en faire jaillir une dernière étincelle !

ALEXANDRE DUMAS, fils,
De l'Académie Française.

ATTENTAT CONTRE M. CRISPI

(Voir gravure)

Malgré la surveillance organisée autour du président du conseil, victime de menaces qui faisaient prévoir un attentat, on n'a pu réussir à prévenir la tentative qui mettait sa vie en péril dans l'après-midi du 16 juin.

Comme il descendait en voiture, vers deux heures, un jeune homme s'est approché de la portière et a tiré un coup de pistolet à l'intérieur.

L'agresseur a été aussitôt arrêté, avant d'avoir eu le temps de braquer de nouveau son arme sur M. Crispi, qui n'avait pas été atteint.

L'auteur de ce criminel attentat répond au nom de Pietro Lega, anarchiste des plus dangereux.

A son arrivée à la Chambre, M. Crispi a été félicité en termes éloquents, par le président de la Chambre, qui a exprimé son horreur pour cet attentat.

ETYMOLOGIE

CAP DE CHATE

Le cap Chat, de Chate ou de Chattes se trouve à la limite nord du port de Gaspé.

Les étymologistes ne s'accordent pas sur l'origine et la manière d'écrire le nom de ce cap.

Le premier voyage de Champlain sur les côtes de l'Amérique du Nord fut entrepris à la sollicitation et sous les auspices du commandeur de Chattes ou de Chate, lieutenant-général du roi de France en Amérique. Dans ses relations de voyages, Champlain professe une très haute estime et une profonde considération pour le commandeur de Chattes. En arrivant sur les côtes de Gaspé, la rivière qui fait l'une des extrémités du port est vraisemblablement l'un des premiers postes où le vaisseau de Champlain a accosté, et tout naturellement il lui a donné le nom de son protecteur et ami, M. de Chattes. Champlain n'en dit rien dans ses relations, mais sa carte, qui accompagne l'édition de 1632 de ses voyages, désigne ce cap par le nom de C. de Chate et cette carte peut bien être considérée comme un registre authentique de baptêmes géographiques.

La question d'étymologie, prétend un autre savant, n'existe pas pour ceux qui sont accoutumés à visiter les parties du pays où est situé le cap en question et qui ont eu des rapports avec les pêcheurs de la côte. Si vous descendez le fleuve en berge en suivant le rivage en compagnies d'hommes du voisinage, vous êtes à peu près assuré qu'arrivé à une certaine distance de ce cap, les pêcheurs vous diront : "Voyez-vous le Chat qui dort sur le cap ?" En effet, dans une position donnée, un relief du rocher qui couronne le promontoire affecte la forme d'un chat.

Un plaisant suggère un troisième étymologie. L'endroit, dit-il, fut si longtemps désert qu'on n'y trouvait pas même un chat.

A sa séance du 30 janvier 1861, la Société historique de Montréal, s'occupa de la question. M. R. Bellemare posa la question suivante aux membres : "Le cap et la rivière qui font actuellement l'extrémité ouest du nouveau district libre de Gaspé doivent-ils s'appeler Chat ou de Chate ? L'examen de plusieurs cartes anciennes et entre autres de celles de Champlain et de Jean de Laë, convainquit les membres de cette société savante que Champlain avait donné à ce cap le nom de de Chate pour honorer et immortaliser la mémoire du commandeur de Chattes.

P. G. R.

AU SORTIR DU BAL

Quand j'étais enfant, le firmament m'intéressait beaucoup, et je voulais absolument qu'il y eût des trous dans le plancher du ciel, par où l'on voyait la lumière de Dieu. Malgré tout, il me reste encore quelque chose de cette attraction céleste, car au sortir d'un bal je pense toujours à regarder les étoiles. Je ne veux pas dire que les bals soient les plus efficaces *sursum corda*. Et pourtant je me rappelle qu'une nuit, comme je revenais d'un bal, la cloche des Ursulines sonna le lever des religieuses. Jamais, non, jamais glas funèbre n'a pénétré si avant dans mon cœur. Oh, que cette cloche préchaît bien dans le silence profond de la nuit ! Rendue dans ma chambre, je jetai là mes fourrures, et restai longtemps devant mon miroir comme j'étais, — en grande parure — et je vous assure que mes pensées n'étaient pas à la vanité. Puis, quand je fus parvenue à m'endormir je fis un rêve dont je n'ai jamais parlé, mais qui m'a laissé une impression ineffaçable. Il me sembla que j'étais dans la petite cour intérieure des Ursulines, quand tout à coup la fenêtre d'une cellule s'ouvrit, et je vis paraître une religieuse. Je ne sais comment, mais du premier coup-d'œil, sous le bandeau blanc et le voile noir, je reconnus cette brillante mondaine, d'il y a deux cents ans, Madeleine de Repentigny. Elle me regardait avec une tendre pitié, et de la main m'indiquait la petite porte du monastère ; mais je ne pouvais avancer : une force terrible me retenait, ou plutôt mille liens m'attachaient à la terre. Elle s'en aperçut, et ap-

puya son front lumineux sur ses mains jointes, alors je sentis qu'on me détachait, pendant qu'une voix ravissante chantait : "La douleur ici, la joie au ciel, l'amour partout"

Je m'éveillai plus émue, plus impressionnée qu'il ne m'est possible de le dire. Ordinairement j'éloigne ce souvenir, mais ce jour-là je sentis dans toute sa force la vérité de cette parole de l'Imitation : "La joie du soir fait trouver amer le réveil du lendemain."

LAURE CONAN

LA LÉGENDE DE SAINT KEVIN



A vallée de Glendalough s'étend, profonde et déserte, avec sa ceinture de vertes forêts et de roches escarpées.

Elle était fertile et animée par un peuple nombreux, aux âges où la foi vivifiante se plaisait à fertiliser les lieux les plus sauvages, où la prière s'épanchait comme une bienfaisante rosée.

sante rosée.

Il y avait alors sept églises dans la vallée de Glendalough, sept églises reluisantes d'or, éclairées du prisme des vitraux, parfumées d'odeur d'encens et toutes retentissantes de l'harmonie des chants sacrés.

Une ville, une abbaye, une cathédrale, ont dit ici la grandeur de Dieu, la puissance de l'homme. Il ne reste plus que les ruines des sept églises.

Du moins ces débris parlent éloquemment de saint Kevin, le patron de la contrée, du glorieux apôtre qui, au sixième siècle, n'eut qu'à frapper la terre de son bâton pour en faire sortir la cité et les sanctuaires.

Saint Kevin, en arrivant dans la vallée ombreuse pensa que ce lieu conviendrait bien aux serviteurs de Dieu qui aspirent au recueillement, à la retraite, et aussi aux jeunes fils de nobles familles qui sont désireux de s'insérer. Il songea donc qu'il devait sans retard aller trouver le roi O'Toole, le puissant maître du pays.

Justement le roi O'Toole était au bord du lac, paisiblement occupé à regarder une oie qui barbotait.

Le saint se dirigea tout droit vers le roi ; et, comme les gardes, gens rudes par métier, voulaient croiser leurs lances pour barrer le chemin au pieux solitaire, celui-ci toucha les lances du bout du doigt, et ces armes s'écartèrent d'elles-mêmes.

Adonc, les gardes jetèrent un cri, moitié par stupéfaction, moitié par dépit.

A ce bruit se retourna le roi.

— Qu'est ce ? demanda-t-il ; quel est ce mendiant avec sa robe déchiquetée ?

— Illustre seigneur, dit l'homme de Dieu, je me nomme Kevin. J'ai quitté le rocher qui me sert de demeure pour obéir à un ordre d'en haut. Ce lieu a été désigné pour la fondation d'une église en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul. Daignez, illustre seigneur, m'accorder un coin de terre pour bâtir cette église.

— En vérité ? dit le roi O'Toole. Et si je refusais ?

— Vous vous priveriez de grandes grâces dans le ciel, et auriez tort, car l'homme n'est pas destiné à rester toujours ici-bas.

Le roi secoua la tête, n'aimant pas à donner, et cependant craignant d'offenser par son refus un souverain plus puissant que lui.

Il réfléchit un peu, et dit tout à coup en désignant le volatile :

— Je te donne tout le terrain que pourra franchir au vol cette oie que tu vois devant nous.

— Seigneur, vous engagez votre parole royale que vous me donnerez tout l'espace compris entre l'endroit où se trouve l'oie, et celui où elle s'arrêtera sans toucher terre ?

— J'y engage ma parole et, si j'y manque, que je sois saisi par un *pooka* (*) et plongé au fond du lac !

(*) Génie des eaux.

— Il suffit, dit Kevin.

Et aussitôt, prenant le volatile par les deux ailes, il fit sans s'arrêter le tour de la vallée, revint au point de départ et lâcha l'oie qui retrouva avec délices son élément favori.

— Par mes aïeux ! dit O'Toole en riant, tu as été plus fin que moi. J'ai promis, et, bien qu'il m'en coûte une belle vallée, je tiendrai ma parole.

— Et vous n'en aurez pas regret, seigneur, en songeant qu'ici l'on priera pour vous.

Parmi les ruines que le temps a laissées subsister, il en est une qui a été baptisée par le bon peuple irlandais du nom de *cuisine de saint Kevin*. On y remarque une petite tourelle. C'est là que se retirait le pieux solitaire pendant le carême. Un jour qu'il était en oraison et que, contemplant la céleste patrie, il tenait ses deux bras étendus dehors à travers une étroite fenêtre, il advint qu'une colombe s'abattit sur une de ses mains comme elle eût fait sur une branche. Le saint ne bougea pas, mais continua sa prière dans la même position extatique ; et l'oiseau resta tant qu'il lui plut. Lorsque la colombe eut repris son essor, Kevin s'aperçut qu'elle avait pondu sur sa main sept œufs d'or.

C'est en souvenir de ce fait que le saint est toujours figuré avec une colombe. Le nombre des œufs d'or répond aussi sans doute à celui des églises.

Cependant le saint, après avoir longtemps évangélisé la contrée, commença à penser qu'il lui faudrait un successeur, et il dit aux disciples qui aimaient à recueillir sa parole paternelle :

— Voici venir celui qui continuera mon œuvre. Le voyez-vous ?

Les disciples s'entre-regardèrent stupéfaits.

— Je ne vois rien, dit l'un d'eux, qu'une femme qui tient dans ses bras un tout petit enfant, et qui s'avance de ce côté en pleurant.

— Eh bien, cet enfant sera grand devant Dieu. Eloignez-vous, mes fils, et laissez moi parler à la mère.

Cette femme, vaincue par la fatigue et le char grin, venait de s'asseoir au bord d'une large pierre.

— Qui es-tu ? demanda le saint.

— Je suis, répondit-elle, une pauvre veuve. J'ai éprouvé tant de douleur de la mort de mon mari, que je ne puis plus nourrir mon enfant. Il dépérit chaque jour, le cher innocent.

— Cesse de pleurer, dit Kevin, et écoute-moi attentivement. Chaque matin tu reviendras ici ; chaque matin aussi y viendra une biche. Cet animal s'approchera de toi en te regardant avec douceur, et te laissera prendre son lait en quantité suffisante pour remplir le trou qui est au milieu de cette pierre. Va, et souviens-toi que la Providence ne dort jamais.

Quand le temps fut venu, Kevin confia à ses religieux l'enfant de la veuve, et la prédiction qu'il avait faite sur son savoir et sa sainteté future se réalisa.

Mais, si le solitaire était doux aux souffrants, aux affligés, aux faibles, en revanche il savait punir les méchants après les avoir longtemps et vainement admonestés.

Voyageur, vous avez vu la pierre de la Biche : vous pouvez voir la tombe de Garadh Duff.

Garadh Duff était un mauvais homme qui se plaisait à s'approprier le bien d'autrui. Volontiers il emmenait les chevaux, parce que les pauvres bêtes ne pouvaient en leur langage nommer le maître à qui ce larron les avait prises. Une fois, Garadh Duff rencontra le saint qui marchait au bord du lac tout en lisant son bréviaire. Cet homme tenait par la bride une jument suivie de son poulain.

— Voilà de belles bêtes, dit Kevin.

— Oai, monseigneur. Elles m'ont coûté assez cher !

— Elles t'ont coûté la peine de les prendre.

— Que dites-vous là, monseigneur ! Je sors de les acheter à Patrick O'Neil, et j'ai baillé de l'argent comptant.

— Tu mens ! s'écria saint Kevin. Tu as volé ces chevaux au roi O'Toole.

— Que je reste pétrifié à cette place, si je ne les ai pas bel et bien achetés !

— Homme déloyal, tu as prononcé toi-même ton arrêt. Oai, tu vas rester à cette place, et ton

âme ira attendre dans le purgatoire le jour du jugement dernier !

A ces mots, le voleur pâlit affreusement ; ses genoux s'entre-choquèrent, il joignit ses mains crispées et tomba en disant :

— Monseigneur, j'ai mérité mon sort. Mais, par pitié, qu'on laisse à ma pierre sépulcrale un trou par lequel je puisse passer ma main pour saisir quelquefois le sabot de ces chevaux que j'ai tant aimés !

— Tu ne les as que trop aimés, répliqua le saint. Non, ta pierre n'aura aucune ouverture, et ta main restera immobile.

Appelant alors quelques-uns de ses disciples qui accoururent à sa voix vénérée.

— Vous allez, dit-il, prendre soin des fanérailles de cet homme que Dieu a retranché du monde . . .

Et vous, vous reconduirez cette jument et son poulain chez le roi O'Toole à qui ils appartiennent. Bonsoir, mes enfants.

En ce moment glissa sur le lac et vint se ranger d'elle-même contre le bord une barque conduite par des rames invisibles. Chaque matin et chaque soir, cette barque recevait le saint. En ce moment, elle allait traverser le lac pour ramener le solitaire à son lit . . .

Or le lit de saint Kevin, c'était un dar rocher semé de pointes, affreusement escarpé. Jamais le saint ne reposa ses membres sur une autre couche . . .

Touriste, qui visitez la vallée de Glendalough, traversez aussi le lac, et votre batelier vous montrera le rocher où le patron de la catholique Irlande appuya tant de fois sa tête, après avoir béni la vallée et ses habitants !

ALFRED DES ESSARTS

UN PETIT OISEAU DU BON DIEU

ALLÉGORIE



En mois de juin nous est revenu avec ses brises et ses parfums. Un souffle de jeunesse et de bonheur flotte dans l'atmosphère ; aussi avec quel voluptueux empressement n'ouvrons-nous pas nos fenêtres au soleil printannier, ce visiteur toujours bienvenu, qu'il se faufile sous les tentures de pourpre du riche ou qu'il se glisse à travers les carreaux enfumés de l'humble mansarde.

Il est onze heures du soir ; je baigne mon front dans la brise et j'écoute, ravi, les mille voix qui chantent autour de moi.

Quel grandiose orchestre !

La cataracte voisine gronde comme une puissante contre-basse ; les bruits lointains de la forêt, les murmures de la nature qui s'endort, forment les registres supérieurs et intermédiaires. Mais il me manque mes élégants petits tremolos. Ces inimitables chantres allés reposent dans leurs nids de duvet.

Dormez à la garde de Dieu, gentils petits oiseaux ; demain, avec l'aurore, je vous attends à mon premier réveil. Je vous réserve un bon déjeuner de sucre et de miel. Mais n'allez pas chanter trop fort, vous troubleriez le repos de ma chère orpheline.

Pauvre petit être craintif et frileux que j'ai recueilli un beau soir d'avril sur mon balcon, avec quel soin n'ai-je pas pansé la cruelle blessure que t'avait faite l'oiseleur, ce bourreau sans entrailles. Sous l'aile gauche et tout près du cœur, une profonde entaille laissait couler le meilleur de ton sang. C'est avec beaucoup de peine que je réussis à étancher cette hémorragie qui allait te faire mourir. Je traitai cette blessure avec un soin jaloux et le baume que j'y appliquai était si doux et si bienfaisant qu'il te fit renaître à la vie.

Mais, dis-moi, cher petit oiseau du bon Dieu, pourquoi veux-tu me quitter si tôt pour t'envoler tout là-bas, dans l'espace, sans protecteur, sans appui, exposé à tous les dangers ?

Est-ce que mon amour ne te suffit pas, et n'as-tu pas déjà assez souffert ? Oh ! je la connais, ton histoire : ta mère est morte martyre de courage et de dévouement maternel, en donnant avec joie sa vie pour le pauvre petit être qu'elle avait à peine entrevu. J'étais-là, voyons ! ne sais je pas tout ce qui s'est passé ! N'est-ce pas dans ce petit nid, tout ouaté et tout rembourré de mousse, que s'est déroulée cette tragédie ?

Tu n'avais plus de mère . . . La Providence, en te privant de son amour et de ses caresses, te laissait cependant sous les soins d'un gardien fidèle et bien dévoué : ton père regretté qui t'aima pour deux. Son amour te fit la vie belle et exempte de soucis. Avec quelle tendre sollicitude ne veillait-il pas sur ton enfance ; et tandis que tu voltigeais, heureuse et légère, de la prairie au bosquet ; tandis que tu charmais ses oreilles par tes trilles et tes chansons, il tombait à son tour, miné par un mal étrange et incurable. Aujourd'hui, chère petite orpheline, privée de ces deux amours, de ces doux cœurs dévoués, tu veux t'envoler sans crainte de l'aiguillon et des orages de la vie.

Reste donc sous ma protection, pauvre petit oiseau du bon Dieu. Je connais la souffrance et je serai bon pour toi. J'éloignerai de ton nid le vautour aux serres cruelles ; je tapisserai ta volière de fine mousse ; je te donnerai du soleil et du bonheur, car je t'aime bien, va ! Mais non, ton agitation, ton inquiétude me prouvent que tu ne seras heureuse que lorsque tu auras reconquis ta liberté. Il te faut l'espace à parcourir ; mais tu y seras exposée aux tempêtes et aux oiseaux de proie. Il te faut la compagnie des oiseaux de ton espèce, mais tu n'y rencontreras que froissements et ingratitude.

Il te faut du nouveau, des aventures . . . Eh ! bien, va, et que le bon Dieu, qui te réserve l'air et la nourriture, te protège. Et, si dans tes pérégrinations à travers l'espace éthéré, si sous les verts rameaux qui abriteront ton repos, si à la source aux eaux de cristal où tu t'abreuvras, si au nid de tes amours le vent de l'indifférence vient glacer ton cœur, si tu souffres de l'ennui, de la faim, des déceptions, de l'oubli, ch ! alors, reviens bien vite, cher petit oiseau du bon Dieu. Reviens te confier à ma tendresse, reviens te blottir à mon foyer et je te réchaufferai sur mon cœur tout plein de toi, et je penserai de nouveau tes blessures. Tu me diras, en retour, tes plus belles chansons ; tu empliras ma chambrette de tes roulades harmonieuses, et nous serons heureux.

Adieu ! va, et que Dieu te protège !

Elle est partie, ma douce hirondelle, en effleurant ma joue de son aile humide de mes pleurs, et mon cœur, vide comme un abîme profond, vole à sa poursuite.

La brise, plus douce encore, caresse toujours mon front ; la sauvage musique du torrent et de la forêt lointaine me berce toujours de ses accords ; la nature rajeunie, m'invite au bonheur et à l'espérance.

L'espérance ! Quelle sainte et douce vertu au cœur qui souffre et qui pleure. C'est une consolation à celui qui n'en a plus ; c'est une nourriture qui empêche l'âme de défaillir. Oh ! quelles seraient cruelles les tortures de l'adieu suprême, les déchirements du dernier baiser, la musique lugubre du dernier *requiem*,—sans l'espérance !

Ces réflexions remplissent mon cerveau et me reportent sans cesse à ce moment inoubliable où, terrassé, anéanti, je ne croyais plus à rien, même à l'espérance. Aujourd'hui, le départ de ce cher petit être que j'aime, m'attriste et ravive de bien cuisants souvenirs. La cage vide, le lugubre silence de ma chambrette, l'isolement, le froid silence qui règne autour de moi étirent mon cœur et serrent ma gorge.

Je souffre—mais je crois et . . . j'espère.

RENÉ.

NÉCROLOGIE

Jeudi, le 5 juillet, mourait à St-Timothée, comté de Beauharnois, Marie-Mathilde-Ida Denault, épouse de Napoléon Mathieu, à l'âge de 28 ans et 18 jours.

Jeune encore, elle laisse cependant le consolant espoir que son dévouement et ses soins attentifs pour la pauvre petite famille qui pleure sur sa perte, cinq enfants dont un âgé de quelques jours seulement, lui auront acquis la couronne d'immortalité que Dieu garde à ses élus.

Les funérailles ont eu lieu, à Saint-Timothée, samedi le 7 juillet.

Le deuil était conduit par les frères de la défunte, MM. J. G. H. Bergeron, député-fédéral de Beauharnois, vice-président des Communes du Canada ; notre confrère, J. M. A. Denault (Jules Saint-Elme), ancien directeur du MONDE ILLUSTRÉ et directeur actuel de la *Croix de Montréal*, et Coursol Denault aussi de la *Croix*.

L'époux éploré, M. Nap. Mathieu, et le père, M. G. B. Denault, maître du havre, à Salaberry de Valleyfield, marchaient aux premiers rangs.

MM. Toussaint Boyer, Louis Bertrand, Joseph Cardinal, Alphonse Julien, Eustache Langevin, Joseph Julien, A. Meloche et A. Bélair, employés civils et cultivateurs, avaient bien voulu agir comme porteurs.

On remarquait encore dans le cortège : M. O. Trempe, du MONDE ILLUSTRÉ, oncle de la défunte ; MM. Henri Lefebvre et Amable Raffange, ses beaux-frères ; MM. Scott, Gervais et Daigneault, notaires, M. le Dr Filiatrault, M. F. Bélique, surintendant du canal de Beauharnois, MM. Narcisse Papineau, Henri Julien, Moïse Julien, Joseph Julien, et nombre d'autres, bourgeois, cultivateurs et marchands de la paroisse.

M. le curé Charbonneau officiait, MM. les abbés Lagacé et Meloche assistaient au chœur.

Un concours très nombreux des paroissiens se pressait dans l'église, toute décorée de ses tentures de grand deuil, témoignant ainsi de leurs estime pour la famille éprouvée.

Un peu après dix heures, l'inhumation avait lieu dans le cimetière paroissial.

R. I. P.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JUIN, qui a eu lieu samedi, le 7 juillet courant, a donné le résultat suivant :

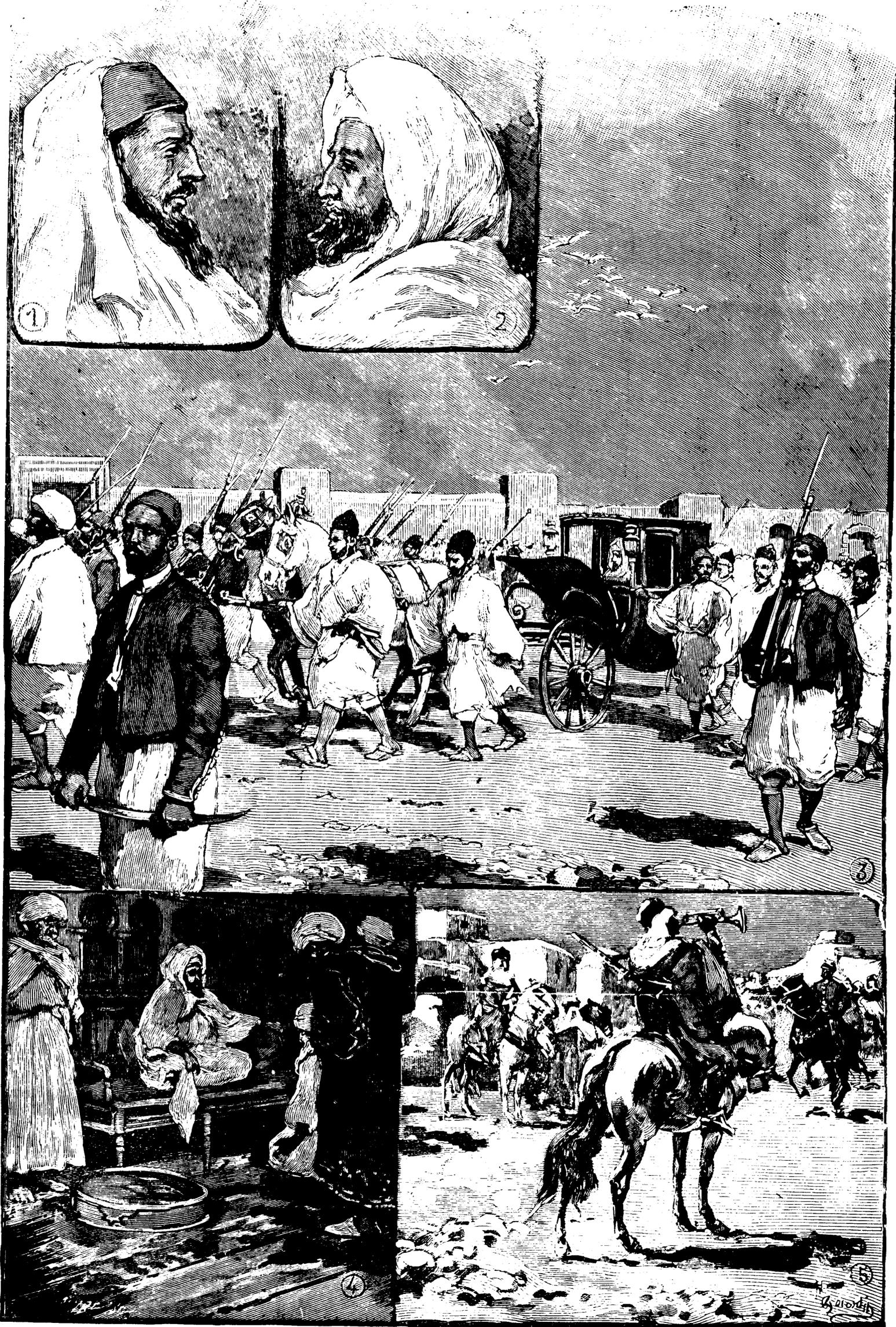
1er prix	No.	29,907 . . .	\$50.00
2e prix	No.	18,529 . . .	25.00
3e prix	No.	48,533 . . .	15.00
4e prix	No.	8,357 . . .	10.00
5e prix	No.	7,553 . . .	5.00
6e prix	No.	47,530 . . .	4.00
7e prix	No.	27,794 . . .	3.00
8e prix	No.	19 264 . . .	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

141	9,977	16,511	24,087	32,566	40,490
297	10,118	16,905	24,739	33,429	41,838
378	10,330	17,603	24,784	33,498	41,940
1 131	10,399	17,769	25,791	33,877	42,543
1,754	10,704	18,458	26,491	34,152	42,925
1,977	10,874	18,627	27,081	35,302	43,021
2,821	11,435	19,271	28,057	36,016	43,799
3,033	11,529	19,848	28,176	36,132	43,784
3 730	11,748	20,153	28,952	36,212	44,973
4,127	11,928	21,425	29,164	36,542	45,793
5,484	12,324	22,148	30,198	37,588	45,798
5 737	13,938	22,455	30,524	38,244	46,729
6 397	14,253	22,967	30,579	39,125	48 560
7,398	15,467	23,370	31,725	39,811	49,424
8,253	16,492				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUIN, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Bédard, No 276, rue Saint Jean, Québec.



1. Le sultan Muley-Hassan.—2. Le grand-vizir —3. Le sultan en carosse.—4. Une réception au palais impérial.—5. La mobilisation des saphis
LE MORT DU SULTAN DU MAROC



A TRAVERS LE CANADA.—MATTAWA (ONT.)—LA NAVIGATION SUR LE LAC KIPPAWA



A TRAVERS LE CANADA.—MATTAWA (ONT.)—LE POSTE KIPPAWA.—Photo. B. Charron



LA BELLE SAISON

Sitôt qu'elle paraît, tout rit dans la nature :
La saison des frimas voit son règne finir,
La campagne revêt sa robe de verdure
Et semble défier les neiges à venir.

Le chêne séculaire à la verte ramure
Offre un lit de feuillée où l'oiseau peut dormir ;
Le ruisseau qui serpente avec un doux murmure
Consumme son ardeur à couler et gémir.

J'aime, ô belle saison, tes chastes rêveries :
Le silence des bois, le calme des prairies,
La voix du rossignol qui se plaît à chanter.

Tes suaves douceurs, hélas ! sont passagères ;
Tes souffles embaumés et tes brises légères
S'envoleront bientôt : " Sachons donc les goûter. "

AIGLON.

Contreœur, juin 1894.

UN DRAME IGNORÉ

(Suisse)

Quand il arriva à la porte où il devait frapper, il entendit la voix de Berthe, cette voix adorée dont il était insatiable. Il s'arrêta... retenant son souffle pour mieux entendre, pour mieux se griser des suaves intonations qui faisaient tressaillir son âme.

..... " Mes sanglots et mes pleurs
N'ont pas fléchi votre amère ironie !
Mon Dieu, mon Dieu, vous m'avez trop punie !
Pour tant d'amour faut-il tant de douleurs !
Quand je croyais passer toute ma vie
Aimée, heureuse, attachée à vos pas,
Un autre amour désormais vous convie,
Vous oublierez, mais je n'oublierai pas !

Vous oublier ?... Jusqu'à mon dernier jour,
Vous serez seul dans ma triste pensée,
Tandis que vous, à votre fiancée
Vous redirez les doux serments d'amour !
Puis lorsque Dieu la fera votre femme,
Qu'on la verra joyeuse à votre bras
Vous oublierez jusqu'au nom de l'infâme,
Vous oublierez mais je n'oublierai pas."

La mélodie était terminée qu'il écoutait encore, espérant qu'elle continuerait, mais elle piqua quelques accords brisés et l'instrument se tut.

Le timbre résonna sous la main émue de Harry. Berthe tressaillit. Enfin, elle allait savoir ! Ce devait être Blanche... elle ouvrit la porte et recula en apercevant Harry.

Quoi ! c'était lui, il était là devant elle, la regardant, surpris de sa contenance ! Elle ne trouvait rien à dire, oubliant même de l'inviter à rentrer.

Il rompit le premier le silence.

— Oh, mademoiselle Berthe ! Comme c'était joli, ce que vous chantiez. Me pardonnerez-vous ? J'ai commis l'indiscrétion de vous écouter et jamais, je vous l'avoue, mon cœur ne s'est senti aussi ému... Ils sont bien heureux ceux qui peuvent vous entendre souvent... Oh ! que ne puis-je...

Il fut interrompu par l'arrivée de madame Laurin, qui lui tendit la main et lui fit prendre place sur un fauteuil à ses côtés, tandis que Berthe, doucement remuée par le compliment qu'elle venait de recevoir, se tenait à l'écart ; elle était déjà presque heureuse, il faut si peu de chose pour rendre l'espoir à un cœur qui aime. Elle avait vu comme il était sincère en disant combien il aimait sa voix. Oh ! pensa-t-elle, comme je chanterais pour lui ! et son cœur battit à rompre sa poitrine.

Cependant, Mme Laurin et Harry conversaient ensemble.

— Oui, déclara la vieille dame, j'étais certaine de vous intriguer, mais il me plaisait de vous faire languir un peu ! Voici ce dont il s'agit : Dans

quinze jours, nous serons à l'anniversaire de la naissance de mon fils et nous avons comploté, Berthe et moi, de lui faire une surprise. Pour cela, nous avons besoin de votre concours, et j'ai pensé que vous ne nous le refuseriez pas. Voilà pourquoi je vous ai écrit hier, à l'insu de Georges et même de Berthe, car elle eût craint que cette tâche ne nous causât quelque désagrément.

— Oh ! mademoiselle, prononça Harry en se tournant vers la jeune fille, vous me méconnaissiez, si vous avez pu croire qu'il me coûterait de vous venir en aide dans cette circonstance. Pour Georges, que ne ferais je pas !

— Vous êtes bon, je le sais... et la voix de Berthe trembla en parlant ainsi.

— Notre but, reprit Mme Laurin, est de réunir ce soir les amis et les camarades de Georges, ceux que nous savons qu'il aime le plus. Il s'en trouve que nous ne connaissons pas, c'est pour cela que j'ai demandé votre aide... et puis, que peuvent deux femmes pour organiser une fête quelconque.

— Vous pouvez, à coup sûr, compter sur moi, fit Harry. Je suis novice dans l'art de mener à bonne fin une partie de plaisir, mais vous commanderez et j'obéirai en aveugle, cela vous va-t-il !

— Sans doute, répondit Mme Laurin en souriant, mais ce sera avec Berthe que vous devrez conférer à ce sujet ; avec elle et son amie Blanche Lortie, qui s'y entend mieux que nous.

— C'est parfait ! dit Harry. Tout ira bien si ces demoiselles s'en mêlent.

— Et le secret ? fit Berthe, il faudra le garder.

— Soyez sans crainte, je sais garder un secret.

Et il pensa à celui qu'il cachait depuis trois années.

— Maintenant, fit Mme Laurin, causez de cela ensemble, je vous quitte. En effet, ajouta-t-elle en se tournant vers Berthe, M. Doucet aime beaucoup le chant, chante lui donc quelque chose, ce sera sa récompense pour tout le dérangement que nous allons lui causer.

Et elle s'éloigna sans entendre les remerciements que formulait le jeune homme.

— Oh ! s'il vous plaît, implora-t-il, accédez au désir de votre mère, vous me feriez tant plaisir.

— Je le veux bien, répondit Berthe, mais j'ai si peu l'habitude de chanter en présence d'un étranger ! Je vous en prie, soyez indulgent.

Elle se rendit au piano et choisit ce qu'elle allait chanter ; elle se recueillit un instant, intimidée par la présence de celui qu'elle aimait. Enfin, la voix s'éleva, timide d'abord, puis plus forte et plus chaude ; jamais Berthe n'avait chanté avec de tels accents. Harry était ravi, il eût voulu entendre toujours ces sons inconnus de lui jusqu'alors ; croyant rêver, il eût tout donné pour que son rêve se continuât, mais la voix se tut, c'était le réveil.

— Déjà ! fit-il. Ça été si court et vous m'avez conduit si haut ; ce n'était pas une voix d'ici-bas que je croyais entendre.

— Vous raillez, fit tristement la jeune fille, et c'est mal puisque j'y ai mis toute mon âme.

— Sar mon cœur ! Je ne raille pas, je ne raille jamais. Puisse vous lire en moi, vous verriez combien je suis sincère et comme je vous admire.

Il allait ajouter " et comme je vous aime, " mais il se contenta au souvenir de son serment de ne rien dévoiler de son amour.

— Je vous crois, ajouta Berthe, car la raillerie s'allierait mal à la délicatesse dont vous avez toujours fait preuve depuis que je vous connais.

— Merci de votre bonne opinion à mon égard. Je la mérite si peu, vraiment, dit-il avec un accent de profonde tristesse.

Puis, comme s'il avait craint de laisser voir ses vrais sentiments, il se leva brusquement pour prendre congé.

— Vous partez déjà, dit Berthe avec une nuance de regret dans la voix, il n'est pas tard pourtant. Au moins, n'allez pas oublier votre promesse, vous viendrez souvent, n'est-ce pas, afin que nous puissions mener notre entreprise à bonne fin.

— Croyez bien que rien me sera aussi agréable. Oui, je viendrai souvent, trop souvent peut-être à votre gré.

Elle eût une dénégation muette, puis ils se pressèrent doucement la main, toujours sans comprendre l'un et l'autre l'émotion qu'ils éprouvaient à un égal degré.

X

" Oh ! Blanche, pour l'amour de Dieu, dis moi que tu n'es pas certaine que ce que tu viens de me raconter soit la vérité... Dis moi que tu n'en crois rien, que c'est une calomnie infâme. O mon amie ! Sois indulgente, vois dans quel état ta confiance m'a mise.

" Mon Dieu, mon Dieu ! serait-il possible ? Lui, un ivrogne ! Lui, un débauché ? et l'on ne m'en dit quelque chose qu'alors que je l'aime de toute la force de mon âme... et c'est froidement qu'on vient me porter ce coup qui détruit toutes mes espérances... et c'est toi, Blanche, qui t'es chargée de cette mission cruelle. Pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt ?... Mais non, c'est faux... je l'aime et il le mérite."

A ce moment, une atroce pensée de jalousie lui déchira l'âme... si Blanche aussi aimait Harry ! si elle était sûre d'en être aimée et si c'était pour détacher son cœur de lui qu'elle avait inventé cette accusation vile... Elle frissonna de douleur.

— Blanche ! dit-elle d'une voix acerbe, tu n'as pas répondu à ma question : Es-tu certaine que ce que tu m'as dit est vrai !

— Hélas ! répondit la jeune fille, je n'en suis que trop certaine !

— De qui le tiens-tu ?

Blanche hésita un instant, ce qui exaspéra Berthe qui reprit :

— Allons ! parles, si tu ne t'es pas faite l'écho d'un abominable mensonge. Et... si cela était, jamais de ma vie je ne te reverrais, entends-tu ?

— Ma pauvre amie, fit Blanche tristement, la douleur t'égarait-elle à ce point que tu doutes ainsi de moi ? As-tu donc oublié nos dix années d'amitié... Me crois-tu assez méchante pour troubler de plein gré et sans que cela soit nécessaire, la tranquillité dont tu jouissais. Oh ! Ne crois pas cela, ma Berthe aimée, réfléchis un peu et écoute mon explication. Je ne voulais pas te torturer par un récit détaillé, eh bien, je vais te dire que je ne tiens de personne la nouvelle de la dégradation de celui que tu as le malheur d'aimer. C'était la semaine dernière, je marchais avec ma mère dans la rue quand, en passant devant une buvette, on entendit des cris et des jurons. A n'en point douter, c'était une bagarre. Un homme de police qui nous suivait entra là et, deux minutes après, il sortit, tenant un homme ivre, le tirant à sa remorque ; un autre jeune homme qui, lui, paraissait sobre, semblait intercéder pour celui qu'emmenait le policier, car j'entendis celui-ci répondre d'un ton brusque : " Non, plus de pardons, il y a trop de fois que nous le laissons aller à la prière d'un ami ; cette fois, je vais le loger et il ne troublera plus, ce soir, la paix publique. " L'ami insista, mais l'homme fut inflexible ; il entraîna son prisonnier et ils passèrent à deux pas de nous ; je reconnus...

— Assez, assez ! exclama Berthe dans un sanglot. Ne le nomme point ! Oui, je te crois et j'étais aveugle en doutant de toi ; ne me retire pas ton amitié pour cela ! J'en aurai tant besoin. Dis que tu me pardonnes !

Blanche se jeta dans ses bras et toutes deux mêlèrent leurs sanglots et leurs larmes...
Quand elles furent un peu calmées, Blanche essaya de consoler son amie par de bonnes paroles.

— Ta croiras avoir fait un mauvais rêve ! dit-elle. Tu oublieras bientôt cet amour qui est indigne de toi.

— Non ! fit Berthe avec exaltation, je n'oublierai pas, je l'aimais trop ! D'un amour trop violent. Il est ivrogne ?... Soit ! Eh bien, je l'aime encore !... J'en mourrai, mais je n'oublierai pas. O amie, si tu savais ce que je souffre ici, fit-elle en étreignant sa poitrine de ses deux mains, tu comprendrais qu'on ne peut pas vivre avec une telle blessure au cœur !

— Pauvre Berthe ! dit Blanche, nous prions ensemble et tu guériras de cette blessure, peut-être moins profonde que tu ne le penses.

— Je le voudrais, assura Berthe avec un pâle sourire, je dois vivre pour ma mère, pour Georges. Oui, ils me rattachent à la vie ; je serai forte, je ne me laisserai point abattre par ma souffrance qu'ils ignorent, je veux que tu gardes mon secret ;

'essayerai d'être gaie et riieuse comme autrefois, et puis, quand ma mère ne sera plus là, que Georges sera marié, qu'il aura une famille, il sera temps de m'en aller.

Ces paroles étaient dites d'un ton si profondément navrant, que Blanche éclata de nouveau en sanglots.

Après un instant de silence, Berthe reprit :

— Je suis épuisée, malade, il me faut du repos où je deviendrai folle. Quitte moi et reviens ce soir, nous pratiquerons notre duo commencé.

— Oui, tu as raison, tu as la fièvre ; quelques heures de sommeil te feront du bien. En effet, je reviendrai ce soir. Au revoir !

XI

— Ainsi, tu crois que nous ne serons pas de service avant minuit, dit Harry Doucet, s'adressant à Robert Brown, qui revenait de la gare.

— Non, il n'y a rien d'ordonné ; le registre est fermé et il n'y a que quelques chars en transit ; tu peux donc aller où ton cœur te pousse ! A propos, elle était bien, la sœur de Georges, avant hier soir ?

Harry fit un mouvement de surprise.

— Quoi ! tu sais ? dit-il.

— Oui, ajouta Brown ironiquement, tu ne m'as pas trompé avec tes airs de gardien du logis, je savais que tu sortirais peu de temps après nous. J'aurais tort de m'en formaliser, c'était bien ton affaire, mais tu aurais pu me dire de quoi il s'agissait, je ne t'aurais pas trahi, tu le sais.

— Ce secret n'était pas à moi, je te prie de le croire, Robert ; autrement, je te l'aurais confié. Mais qu'est-ce qui t'a fait croire que j'étais allé chez Mme Laurin ?

— C'est que, si tu étais allé ailleurs, tu m'aurais demandé de t'accompagner, et qu'au contraire j'ai compris ton désir de nous éloigner, Georges et moi !

Il s'arrêta un instant, puis il reprit :

— Veux-tu me permettre une question, peut-être indiscreète ?

— Parle, et si je puis y répondre je le ferai.

— Quel accueil as-tu reçu chez Mme Laurin ?

— J'ignore la pensée qui te fait me poser cette question, mais je n'ai pas d'objection à y répondre. J'ai reçu l'accueil le plus bienveillant qu'on puisse désirer, et une invitation pressante d'y retourner. Cela semble te surprendre et tu n'es pas convaincu que je te dis la vérité. As-tu donc appris quelque chose me concernant ? Georges...

— Non, Georges ne m'a rien dit ; mais je t'avoue franchement que je croyais que tu serais reçu froidement par les deux femmes, car elles ont dû apprendre ton dernier exploit d'auberge.

Harry pâlit, et ses mains tremblèrent en arrangeant son col.

— Comment, dit-il, auraient-elles pu l'apprendre ? Qui aurait pu leur raconter ce fâcheux événement ?

— Blanche Lortie, que nous avons rencontrée, alors que la police t'avait en sa garde et que je le suppliais de te laisser libre ; et non-seulement elle a dû se rendre compte de l'état d'ivresse où tu étais alors, mais elle a aussi entendu l'homme assurer qu'il t'avait trop de fois ouvert de son indulgence. Tout ton passé était dans ces paroles, et, connaissant l'intimité qui existe entre les deux jeunes filles, j'ai pensé que Berthe saurait bientôt ce qui t'est arrivé, et, avec la fierté qu'elle a toujours montre... tu comprends que je sois surpris par ton assertion... mais après tout, peut-être aimerait-elle à te voir *rigolo*, cette fillette, et c'est peut-être dans cet espoir qu'elle t'a invité. Dans tous les cas, ce ne sera pas ce soir que sa curiosité sera satisfaite, puisque tu es sobre comme un méthodiste !

— Trêve de plaisanteries ! proféra Harry avec colère. Fais moi grâce de tes suppositions ; tu m'as dit ce que tu savais, merci ! Mais ne raille jamais cette jeune fille en ma présence, car je crois que je t'étrangerais !

Pedro.

(A suivre)

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

Tuée par une fleur—Emouvante agonie.—Comment s'y prennent les serpents pour grimper sur une planche ou sur un mur absolument lisse.—Le fer-de-lance ou trigonocéphale de la Martinique.

Laissez-moi vous conter un fait extraordinairement curieux et rare, mais absolument authentique, d'une rigoureuse étude et d'une incontestable réalité. C'est l'histoire d'une fleur dans la trachée. Aussi surprenante qu'originale, cette histoire est, dureté, une véritable primeur que nous offrons aux lecteurs du MONDE ILLUSTRE.

Il y a trois ans, dans la ville de S..., un jeune homme tenait une fleur dans le voisinage de sa bouche ; les pétales s'en détachaient et, au milieu d'une " inspiration " profonde, une partie de la fleur ainsi aspirée se précipita dans la trachée (la respiration, on le sait, se compose de deux actes : l'inspiration qui absorbe l'air pur, et l'expiration qui rejette l'air vicié). Tout d'abord, après quelques accès infructueux de toux qui n'expulserent pas le corps étranger floral, un calme relatif s'établit : la trachée n'était pas complètement obstruée, l'air passait encore. La vie continuait d'être possible.

Le père de l'enfant, un professeur distingué, au courant des audaces chirurgicales, proposa à son médecin, bellâtre et vieux pontife, d'appeler un maître de la science et de faire faire la trachéotomie. Dans la crainte sans doute de voir diminuer son prestige, le médecin refuse énergiquement alléguant que la nature serait suffisante pour rejeter le corps étranger.

Quelques jours se passent. Celui-ci, irritant le canal respiratoire, y produit une hypersecretion de la muqueuse, puis du pus, et enfin le gonflement interne, la juxtaposition de plus en plus complète des parois de la trachée. L'enfant se sent mourir et supplie qu'on tente l'impossible pour le sauver.

Les parents, impuissants et désolés, assistent à cette agonie terrible, et le médecin, de nouveau appelé, n'ose pas plus qu'un confrère de la localité, tenter l'opération. La mort étant pourtant certaine, il eût mieux valu la hâter de quelques minutes que de perdre les faibles chances encore existantes de sauver l'enfant.

Prenez garde, prenez donc garde, belles dames, en respirant le doux et suave parfum des fleurs, de ne pas trop vous incorporer à ces êtres semblables à vous, délicats et recherchés ; il vaut mieux en respirer l'exquise odeur avec prudence, la bouche close, que de nous exposer en voir pousser sur votre tombeau.

**

Un grand nombre de naturalistes s'étaient accordés à croire qu'il était impossible à un serpent de grimper contre un mur vertical, parfaitement lisse. A ce sujet, un distingué observateur, M. Bougon, raconte, avec une pointe d'ironie, avoir lu un article de la *Revue Scientifique*, datant d'une dizaine d'années, " qu'il serait plus facile à un serpent de monter à cheval ou de voler dans les airs, que de grimper contre une planche ou un mur parfaitement vertical, absolument lisse."

Eh bien, le serpent grimpeur existe parfaitement. Voici de quelle intéressante manière ce reptile pratique sa curieuse ascension. Il commence par élever la tête contre la paroi à une hauteur de quelques pouces. Ce mouvement effectué, il dégorge de ses glandes salivaires et lacrymales une abondante sécrétion de mucus visqueux qui sert de liquide adhésif ; et c'est ainsi qu'il s'élève de plus en plus, d'un mouvement très lent, en enroulant l'extrémité de sa queue contre la paroi, à la façon d'un cor de chasse, ce qui lui sert d'un point d'appui pour monter davantage.

**

A cet intéressant sujet, je viens de faire la remarque que les naturalistes ne disent rien de la puissance de reptation prodigieuse particulière à certains serpents, et qui doit, elle aussi, entrer pour quelque chose dans cet étonnante ascension verticale et lisse.

Tel est le fameux trigonocéphale de la Martinique et de Sainte-Lucie. Ce terrible ophidien, au venin foudroyant, glisse comme une anguille sur des surfaces non seulement verticales, mais encore obliques et nues. Son corps, étonnamment visqueux et gluant, n'est qu'un paquet de nœuds, se raidit et se détend comme un ressort irrésistible. Le mucus adhésif qu'il sécrète en prodigieuse abondance aide à cette faculté de reptation extraordinaire qui fait du fer-de-lance un des reptiles les plus dangereux de la création.

Pour lui, nulle barrière, nul obstacle. Avec une étonnante audace, il entre dans les cités et les villages, se glisse et se cache dans les maisons, se blottit, s'enroule derrière les meubles, s'allonge, sybarite abject, dans les lits ! Comme sur le sol, il rampe sur les palissades les plus unies, les treillages les plus serrés, les planches les plus droites, les murs les plus droits et les plus lisses. Sa longueur atteint parfois dix pieds et sa grosseur est celle du poignet. L'effet de son poison est foudroyant. L'homme mordu s'affaisse et meurt.

C'est le grand fléau de la Martinique. Comment, en effet, pourrait-on atteindre le trigonocéphale dans les retraites inaccessibles des forêts vierges où sa femelle élève en toute sécurité soixantes petits serpents ; la fécondité de la mort.

Sa fureur est telle qu'il abandonne souvent un de ses crocs empoisonnés dans l'objet qu'il a mordu, et la blessure que produit au bout d'un an, ce crochet desséché, est mortelle.

Un jour, le savant Duddénoffer veut étudier la dent d'un fer-de-lance, qui trempe depuis neuf mois dans l'alcool ; il se blesse et meurt.

L'habitant de la Martinique ne s'aventure jamais, paraît-il, dans une forêt sans un couteau énorme et tranchant comme un rasoir. S'il est mordu par le fer-de-lance, il n'hésite pas à s'amputer lui-même en coupant le doigt ou la main que vient de mordre le reptile. A Saint-Pierre, à Fort-de-France, il n'est pas rare, dit-on de rencontrer des invalides qui n'ont échappé au Venin du fer-de-lance qu'en se mutilant.

Un jour, un trigonocéphale est surpris et décapité dans un village de la Martinique. Sa tête mourrante et baveuse git depuis quatre heures sur le sable. La gueule horrible et toujours menaçante exhaie dans un affreux bâillement un infect mélange de sang noir et d'écume empoisonnée. Tout à coup, un dogue énorme arrive, flaire le reptile, et du bout du museau pousse comme une ordure cette tête sanglante.

La tête aussitôt se réveille, la gueule s'ouvre et mord le dogue étonné, qui s'enfuit en gémissant. Quarante minutes après le chien meurt en poussant de lamentables hurlements.

Aucun serpent ne s'élance aussi vite et aussi haut que le fer-de-lance. C'est une flèche vivante qui part du milieu des herbes et qui tue en frappant. Sa tête immonde et plate se dresse jusqu'à quatre pieds de haut et son crochet mortel vise presque toujours à la face de la victime.

Le terrible ophidien de la Martinique serait, sans nul doute, capable d'accomplir les prouesses acrobatiques du serpent grimpeur.

FULBERT DUMONTEIL.

LA LOUISIANE

QUI A DÉCOUVERT LA LOUISIANE, ET EN L'HONNEUR DE QUI FUT-ELLE APPELÉE AINSI ?

Le premier voyageur qui parcourut en partie le bassin du Mississipi fut l'Espagnol Hernando de Soto, compagnon de Cortez. Il se mit à la recherche de l'Eldorado et de la fontaine de Jouvence vers 1502, et c'est ainsi qu'il parvint au grand fleuve américain. Il mourut en 1542, et comme il avait toujours fait croire aux Indiens que les chrétiens étaient immortels, son successeur Moscolo d'Alvarado le fit enterrer secrètement.

En 1504, un Français, nommé Thomas Albert, revit le Mississipi, mais ce ne fut qu'en 1673 que le Père Marguerite, également Français, révéla le secret du fleuve.

Trois ans après arrivait au Canada celui qui devait avoir la gloire de conquérir le Mississipi et de le donner à la France. Nous avons nommé le grand Rouennais Cavalier de La Salle. Après des péripéties et des aventures sans nombre, il parvint, le 6 février 1682, sur les rives du Mississipi, qu'il parcourut sur une longueur de 350 lieues. Il prit solennellement possession au nom de la France de toute la contrée qu'il venait de parcourir et lui donna le nom de Louisiane en l'honneur de Louis XIV. Le Mississipi s'appelait également le Saint-Louis.

Cavalier de La Salle mourut assassiné le 19 janvier 1697, victime de la jalousie et de la haine de son lieutenant M. de Beaujeu. C'est au mauvais vouloir et à la petitesse des sentiments de ce dernier que nous devons de n'avoir pas fondé en Amérique une colonie puissante qui aurait pu lutter avec les établissements anglais. Hibernville créa en 1699 la première colonie à la Baie Mobile, et la Nouvelle-Orléans fut bâtie sous la Régence.

A cette époque, la Louisiane comprenait, en plus de la Louisiane actuelle, l'Arkansas, le Missouri, les districts des Mandanes, des Sioux, des Osages. Pendant la minorité de Louis XIV, elle fut donnée à la Compagnie du Mississipi et servit de base aux spéculations de trop fameux Law (1717-1720), puis concédée à la Compagnie française des Indes.

Nous savons ce que fit de la Louisiane le traité de Paris. Rétrocédée à la France en 1800, Napoléon la vendit en 1803 aux États-Unis moyennant quatre-vingts millions.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Contre la sueur des pieds.—Voici un remède aussi simple que pratique pour arrêter la sueur exagérée des pieds.

On badigeonne la peau des pieds avec une solution d'acide chromique à 5 ou 10 p. 100 et l'opération n'a pas besoin d'être renouvelée avant deux ou trois semaines, parfois même avant sept ou huit semaines.

LA MODE

Pour commencer, quelques renseignements sur les toilettes de deuil. Il en faut bien de temps en temps, hélas !

Le crêpe anglais est toujours la marque du grand deuil ; la manière la plus simple et la plus généralement employée est la grande bande de crêpe montant presque jusqu'à mi-jaque. Le châle ne se porte plus guère que pour le jour du service, et beaucoup de femmes le suppriment et le remplacent par des mantes de toutes formes, recouvertes de crêpe anglais.

Le collet tout en volants de crêpe est très élégant et très bien porté. Pour les premières semaines de deuil, on peut porter un collet en même lainage que la robe, garni d'une haute bande de crêpe avec le col également en crêpe.

Lorsque le deuil est moins sévère on peut se permettre plus de fantaisies et on emploie alors la peau de soie, la moire, les paillettes de jais, le ruban et la mousseline de soie. Les chapeaux de crêpe pour les grands deuils sont garnis de la cornette de crêpe blanc, qui, tout en étant très seyante, est fort sévère. On peut mettre ensuite les chapeaux garnis de petites ailes noires disposées de mille façons diverses ; puis les motifs de jais et le ruban pékiné noir et blanc. Pour les jeunes filles les chapeaux ronds garnis de noir ou de noir et blanc.

Autre chose : la vogue des corsages différents des jupes continue ; quelques-uns se font rentrés dans la jupe ; d'autres se font comme des jaquettes avec des basques courtes et ondulées ; ces derniers sont plutôt pour le voyage et les courses matinales.

En cette saison, pour les voyages et les excursions, les vêtements fort utiles sont les cache-poussière, pouvant au besoin servir à la pluie. On en fait de très jolis en silésienne, sarah, satin merveilleux, et surtout en tissus genre poil de chèvre, étoffe un peu pelucheuse sur laquelle la poussière glisse. Ces vêtements ne se doublent pas, mais se font très amples, pour bien envelopper et protéger les robes. La forme à empiècement surmontant des plis que l'on retient à la taille par une ceinture est celle qui paraît la plus favorable.

Comme type nouveau de chapeau, je dois signaler le petit chapeau Sanderson, à calotte et bords étroits, entièrement tendus de crépon clair avec nœud très élargi en crépon et deux plumes couteaux en aigrette.

Comme jolie nouveauté la voilette Renaissance, qui jouit en ce moment de toutes les faveurs, même à côté des voilettes de vraie dentelle.

COLETTE.

LES OISEAUX

Le plaisir m'entraîne dans les bois où les chants des oiseaux font retentir les airs.

Continuez, fils du plaisir, citoyens du bocage, continuez, peuple libre, vos chants mélodieux.

Vous vivez sans souci, vous célébrez la bonté du Créateur depuis l'aurore jusque bien avant dans la nuit.

Vous façonnez des nids charmants pour loger vos petits ; vous n'êtes étrangers nulle part, et votre table est toujours mise.

Pour avoir des trésors, vous ne bravez pas la haine, les travaux, les combats ; le bosquet est votre paradis, les plumes sont votre parare.

Plût au ciel et à Dieu que notre innocence fut égale à la vôtre ; tourmentés que nous sommes par mille désirs inquiets.

Quel homme se fonde autant que vous, sur Dieu qui a créé le monde et dispense à tous ses bienfaits.

Ni les richesses, ni les trésors ne peuvent nous rassasier, et pour de l'argent souvent nous courrons aux enfers.

O tendres oiseaux ! que ne sommes-nous fidèles à Dieu, que n'apprenons-nous de vous à bien vivre, petit peuple ailé !

SIMON DASCH.

(Traduit de l'allemand).



PETITE LEÇON D'HISTOIRE NATURELLE

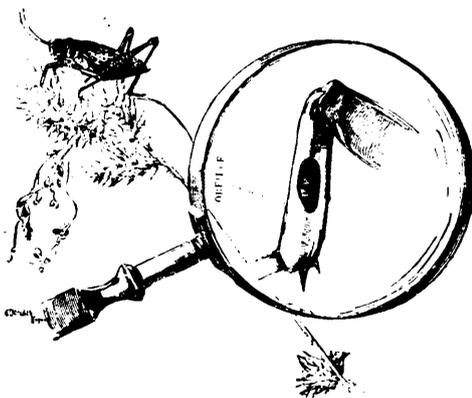
OU SONT LES OREILLES DES SAUTERELLES

Je vais, mes chers enfants, vous dire quelque chose de si extraordinaire que, sûrement, vous allez commencer par croire que je veux plaisanter.

— Par où percevez-vous les sons ? — Par les oreilles, n'est-ce pas ? — Et où ces oreilles sont-elles placées ? — De chaque côté de votre tête.

Il en est de même pour la plupart des animaux : les chevaux, les chiens, tous les quadrupèdes, et de même aussi les oiseaux ont leur appareil auditif (autrement dit leurs oreilles) placés à droite et à gauche de leur tête.

Mais il paraît, comme vous l'allez voir, qu'il n'en est pas de même chez toutes les créatures du bon Dieu, et que ces organes se trouvent parfois dans un lieu où l'on n'aurait jamais la pensée d'aller les chercher. C'est ainsi que les sauterelles ont les leur... Devinez où ?... à leurs pattes de devant... Vous y seriez-vous jamais attendus !... C'est comme si vous aviez les vôtres sur l'avant-bras, entre le coude et le poignet.



Partie de la patte de sauterelle vue à la loupe et montrant la place de l'oreille

Donc, au milieu des jambes de devant de la sauterelle, de la cigale, du criquet, on voit un petit trou brillant, de forme ovale (il est marqué en noir sur le dessin), et c'est, paraît-il, par ce petit point que ces petites bêtes entendraient. Personne jusqu'ici n'avait imaginé que les organes de l'ouïe pussent être logés en cet endroit, et je me demande comment on a pu s'en assurer ; mais c'était affaire aux savants, et, puisqu'ils l'ont fait, il n'y a plus qu'à les croire sur parole.

Les naturalistes modernes ont donc décidé que les sauterelles, qui s'avaient de placer leurs oreilles dans un lieu si extraordinaire, ne garderaient pas leur secret plus longtemps. Ils sont bien résolus d'ailleurs à découvrir toutes les cachettes que les animaux leur feront, quelle que soit la bizarrerie de celles qu'ils auront choisies.

Je vous répète là, mes enfants, ce que j'ai entendu dire à un savant, et je suis persuadé que c'est la vérité, quoique cette donnée dérouté un peu l'idée que se font les ignorants de l'ordre établi dans la création.

Cette découverte, il est vrai, pourrait servir à nous fournir une nouvelle occasion d'admirer l'infinité variée que Dieu a introduite dans son ouvrage ; elle nous ferait voir que les savants eux-mêmes ont encore beaucoup à apprendre et que la nature ne dévoile ses merveilles qu'à ceux qui l'étudient avec patience et avec amour. Je suis sûr que c'est là la sage conclusion que vous en tirerez — Adaptation.

L'AVARE GUÉRI

Jim était le petit garçon le plus avare que vous ayez jamais vu.

Il n'aurait jamais donné un sou à un pauvre ni une miette de gâteau à ses camarades.

Jamais il ne prêtait ou ses joujoux, ou son couteau, ou quelque objet que ce fût.

Tous ceux qui l'aimaient étaient fâchés de le voir si avare, et ils tâchaient de l'en corriger par leurs discours.

Mais Jim disait tranquillement qu'il ne savait pas pourquoi il donnerait ou prêterait les choses dont il pouvait avoir besoin lui-même.

— Parce que c'est beau d'être généreux, lui dit un jour sa mère, et de penser à faire plaisir aux autres. On se sent plus heureux quand on les a rendus heureux. Si tu donnais ta petite voiture au pauvre Théophile qui n'en a jamais possédée une de sa vie, tu aurais plus de plaisir à la lui voir entre les mains que tu n'en à la garder.

— Je ne peux pas croire cela, mais j'essaierai, dit Jim.

La petite voiture donc fut envoyée. — Je ne me sens pas de bien de tout, fit Jim, quand elle eut disparu ; non, et je suis fâché de l'avoir donnée. Tu crois, maman, que je finirai par être content ?

— Certainement, dit maman.

— C'est drôle ; cela n'est pas encore venu. En ce moment, Théophile passa sous la fenêtre de Jim, donnant la main à sa petite sœur qui tirait la petite voiture par une ficelle. A chaque instant, elle se retournait pour regarder le joli chariot ; sa figure était tout épanouie de bonheur ; celle de Théophile n'était pas moins joyeuse.

— Tiens, s'écria d'abord Jim ; il a donné sa voiture — il allait dire ma voiture — à sa petite sœur. Est-il bête ! Ce n'était pas la peine que je m'en prive pour lui.

Au second coup d'œil, il ne put s'empêcher de sourire en voyant combien le frère et la sœur paraissaient heureux.

— Maman, dit-il au bout d'un instant, si je donnais à Théophile mon pantin rouge et bleu pour mettre dans la voiture ; il serait plus content encore.

— Je ne demande pas mieux, dit la maman. Jim courut le chercher et, faisant signe à Théophile d'approcher de la fenêtre, il le lui passa. Théophile et sa petite sœur étaient radieux. Et Jim ?

Jim paraissait aussi joyeux qu'eux-mêmes ; il poussait des éclats de rire en suivant du regard les évolutions du petit chariot et il déclara que ce joujou ne lui avait jamais procuré un plaisir semblable à celui qu'il avait en voyant ses deux pauvres petits voisins s'en amuser.

Depuis ce temps-là, Jim a compris le plaisir qu'il y avait à donner.

VICTORIEN AURY.

Le petit Ernest va pour la première fois à la campagne. En dix minutes, il a fait le tour de la maison et des dépendances de l'oncle. Il aperçoit des chevaux, puis une fourche dans l'écurie.

— Mon oncle ! s'écrie-t-il, ça, c'est la fourchette que les chevaux prennent pour manger du foin !

OUVRAGES POPULAIRES. — *La Petite*, roman par E. Cadol, 5c ; *L'Ami des salons*, 10c ; *le Pater*, par F. Coppée, 10c ; *les Lettres d'un étudiant*, 10c ; *les Farces de Piron*, 10c ; *les Loisirs d'un homme du peuple*, 50c ; *Un disparu*, 10c. G. A. et W. Dumont, libraires, 1826 Sainte-Catherine

LE SECRET D'UNE TOMBE

PREMIÈRE PARTIE

LES BONS CŒURS

—Est ce donc M. Lebrun qui se plaint de sa femme ?

—Non, il conserve encore toutes ses illusions. Mais un jour, trop tôt, il ouvrira les yeux ; ce sera pour lui un affreux réveil.

A ce moment, la sonnette de la porte d'entrée se fit entendre.

Le docteur se leva et regarda par la fenêtre.

—C'est elle, dit-il. Rentre chez toi, Valentine, va, va !

La jeune femme s'empressa de sortir du cabinet, entraînant Lucien, qui aurait bien voulu rester encore auprès de son grand-papa.

Quelques instants après, le valet de chambre annonça Mme Lebrun.

—Faites entrer, dit le docteur.

Mme Lebrun, cette Léonie qui devait tout au Dr Villarceau, et l'avait si mal récompensé de ses bienfaits, était bien, comme le disait le trop bon docteur, la personnification de l'hypocrisie et du vice. Jamais, peut-être, la perversité ne s'était logée dans un corps plus beau, plus souple, plus gracieux, plus parfait de formes.

Belle de corps, elle était également jolie de figure ; mais sa beauté était loin d'avoir la grâce naïve, la distinction adorable, le charme irrésistible de celle de Valentine.

Les traits étaient plus accentués et présentaient cette maturité que donne l'habitude de la réflexion. Les yeux noirs, profonds, au regard pénétrant, étaient surmontés de sourcils bien accusés et d'un dessin aussi net que s'ils eussent été tracés à l'aide d'un pinceau. Le front, un peu bombé, était traversé d'une ligne verticale, presque imperceptible, mais qui révélait le feu des passions encore contenues, sans doute, qui couvait dans ce cerveau tourmenté par des rêves ambitieux. Les lèvres sensuelles se relevaient aux extrémités et laissaient entrevoir une double rangée de petites dents d'une blancheur immaculée.

Il était facile à l'observateur un peu attentif, de trouver dans cette physionomie les signes d'une volonté énergique, d'un caractère qui raisonne les paroles et les actes.

M. Villarceau était resté debout pour recevoir son ancienne protégée.

Elle entra dans le cabinet.

Elle était très coquettement mise et superbement parée, ce qui donnait à sa beauté un cachet d'élégance mondaine que n'avait pas autrefois, la modeste institutrice.

—Bonjour, mon cher bienfaiteur, comment allez-vous ? dit-elle toute souriante et en minaudant ; vous désirez me parler et j'arrive, bien exactement à l'heure, n'est-ce pas ?

Elle tendait à M. Villarceau sa main délicieusement gantée.

Le docteur n'avança point la sienne.

La jeune femme ne put réprimer un mouvement de surprise ; puis en voyant le visage froid et sévère de cet homme dont elle avait toujours redouté la clairvoyance, elle tressaillit et pâlit. Et son regard se remplissait de lueurs sombres quand le docteur lui dit d'un ton sec, indiquant un siège :

—Madame Lebrun, veuillez vous asseoir !

Elle obéit, et, simulant un douloureux étonnement :

—Monsieur Villarceau, dit-elle, je ne m'attendais guère à être reçue ainsi.

—Je vous reçois ainsi que vous méritez de l'être, répondit le docteur en s'asseyant à son tour, non pas comme une étrangère, mais comme une personne que je voudrais n'avoir jamais connue.

—En vérité, je ne comprends pas, balbutia-t-elle.

—S', vous me comprenez très bien, vous comprenez que votre conduite ou plutôt votre inconduite m'est connue.

—Oh ! monsieur, monsieur, fit-elle avec un accent de douleur profonde et en portant son mouchoir sur ses yeux.

—Oh ! reprit durement M. Villarceau, je ne suis plus dupe de votre hypocrisie, je ne peux plus l'être. Laissez donc tomber votre masque et montrez-vous telle que vous êtes.

Il y eut comme un sanglot dans la gorge de la jeune femme, et après un long soupir :

—On a voulu me nuire dans votre esprit, dit-elle, on m'a calomniée au près de vous, mais qui donc ?

—Vous vous êtes chargée vous-même de me faire regretter vivement ce que j'ai fait autrefois pour vous, de détraire l'affection que j'avais pour vous en vous en rendant indigne.

—Mais encore une fois, monsieur, je ne comprends rien à votre sévérité, à vos terribles paroles.

—Eh bien, écoutez-moi, et a'ors, peut-être, arriverez-vous à comprendre.

A l'époque de votre mariage, je vous connaissais assez, déjà, pour avoir de sérieuses appréhensions sur votre avenir et l'existence réservée à l'homme bon, généreux et si digne de votre affection, qui allait associer sa vie à la vôtre.

Je crus devoir vous manifester mes craintes à ce sujet et y ajouter certaines recommandations.

Vous me répondîtes :

“ Je sais ce que je dois à monsieur le docteur Villarceau qui m'a honorée de sa protection et comblée de ses bienfaits ; à moi moins qu'à toute autre il est permis de s'écarter de la ligne du devoir ; soyez sûr que jamais je ne donnerai prise ni à vos reproches, ni à ceux de mon mari.”

Voilà bien à peu près ce que vous m'avez dit.

M. Lebrun vous aimait, que dis-je ? il vous adorait ; il voulait s'ouvrir un avenir radieux, plein de félicités ; il voyait en vous la douce et fidèle compagne de sa vie, et sûr du bonheur que vous lui donneriez, il jurait de vous rendre la plus heureuse des femmes.

Le mariage se fit.

Il vous était difficile de refuser à M. Lebrun l'estime qu'il méritait, mais vous ne l'aimiez pas.

—Monsieur . . .

—Il est inutile de protester, vous ne l'aimiez pas.

Pourquoi vous étiez-vous mariée ? Beaucoup par dépit de ne pouvoir faire un plus brillant mariage . . .

Léonie eut un nouveau mouvement de protestation.

—Mais, commença-t-elle, en se dressant à demi.

M. Villarceau l'arrêta d'un geste, et la forçant à courber la tête sous son regard dominateur, il reprit :

—Laissez-moi parler et écoutez. Vous avez épousé M. Lebrun par dépit de ne pouvoir vous marier au gré de votre ambition ; beaucoup aussi pour être plus libre, pour être tirée de l'école entre les murs de laquelle vos aspirations étaient comprimées. Et puis la perspective de rester vieille fille vous effrayait, vous irritait.

Vous vous étiez dit : — M. Lebrun n'est pas un mauvais garçon et il m'aime passionnément. Ce sculpteur sur bois n'est pas le mari que je rêvais ; mais, bon et simple, il reconnaîtra ma supériorité, s'inclinera devant ma volonté et, avec lui, je pourrai faire tout ce qui me plaira.

Toutefois, vous n'avez pas tardé à souffrir dans votre amour propre. Oh ! ne niez pas, il m'a suffi de vous observer pour le devenir. Il vous était extrêmement pénible de remarquer que les manières de votre mari manquaient d'assurance, que son costume était négligé, que son instruction laissait beaucoup à désirer, que son langage était trop celui d'un ouvrier, qu'il n'avait rien de ce qu'il faut pour faire figure dans un salon, qu'il n'avait pas la moindre notion des usages du monde, enfin, qu'il était gêné, mal à son aise dans l'habit noir et la cravate blanche, qu'il mettait pour vous plaire et qui n'allaient pas avec ses mains habituées à manier des outils de fer.

Vous voyiez cela et vous oubliiez que votre mari, étranger aux belles manières, parlant sa bonne langue d'ouvrier et d'honnête homme, travaillait pour vous sans relâche, avec cœur, avec plaisir, et que vous n'aviez qu'à le vouloir pour qu'il vous donnât plus que l'aisance, la fortune.

Mais non, vous n'avez pas voulu voir comment le bonheur vous était facile et vous n'avez point suivi la ligne du devoir dont vous ne deviez vous écarter jamais.

Au lieu d'être la douce compagne de votre mari, de l'encourager au travail, de lui faire oublier la fatigue par votre présence, vous étiez toujours en visites, allant aux quatre coins de la ville, passant des heures entières dans les grands magasins à voir de superbes et riches costumes, à les essayer, à les désirer ; au lieu d'être une femme d'intérieur, d'ordre et d'économie, vous ne pensiez qu'à vos plaisirs, à la coquetterie, et à peu près tout ce que votre mari gagnait, vous le dépensiez en toilettes tapageuses, en bijoux et en voitures pour vos promenades.

Et votre mari trop bon, trop faible, ne sachant rien vous refuser, ne disait rien et ne dit rien encore. Mais cela peut-il durer longtemps ainsi ? Je ne le crois pas.

Vous avez un enfant, — il est charmant votre fils, — vous l'aimez, j'en suis convaincu ; mais comme vous vous en êtes peu préoccupée jusqu'à ce jour ! Pas plus que la tendresse de votre mari, votre enfant n'a pu vous retenir au logis ; vous l'avez abandonné à des mains étrangères et avez pu vous priver de ses caresses enfantines, si précieuses au cœur d'une mère.

Eh bien, où cela vous a-t-il conduite ?

Hélas ! ce que j'avais pressenti devait fatalement arriver.

Il y eut un silence.

—Toutefois, madame, reprit M. Villarceau, avec un accent de sévérité plus accentué encore, à défaut de reconnaissance, les miens et moi aurions pu trouver chez vous plus de franchise, d'honnêteté, de loyauté.

Valentine, ma fille, vous avait donné son amitié tout entière, ne doutant pas que vous ne fussiez également pour elle une amie sincère.

—Eh bien ? fit Léonie.

—Eh bien, madame, vous avez singulièrement abusé de la crédulité de Valentine, de la trop grande confiance qu'elle avait en vous.

—Vous me parlez par énigme, monsieur le docteur.

—Vous n'avez jamais aimé Valentine, vous l'avez toujours détestée.

—Par exemple !

—Jalouse d'elle, envieuse et effroyablement hypocrite, quand vous lui témoigniez une profonde amitié, vous étiez secrètement sa plus cruelle ennemie.

— Où donc monsieur Villarceau a-t-il vu cela ?

— Dans vos actes, dans votre perfidie

— Ah ! c'est trop fort !

— Au moyen de lettres anonymes, d'insinuations perfides, de calomnies infâmes, vous avez fait autrefois tout ce qui dépendait de vous pour empêcher son mariage ; il vous importait peu qu'elle aimât M. Delteil ; vous vous étiez mis dans la tête que c'était vous que le fiancé de Valentine devait épouser.

Mme Lebrun eut un haussement d'épaules dédaigneux.

M. Villarceau continua :

— La douleur, les larmes de celle que vous appeliez votre chère amie, votre unique amie, étaient pour vous une jouissance. Dans votre ambition déçue, vous n'avez pardonné ni à M. Delteil, ni à sa femme ; toujours la même, vous êtes jalouse de leur bonheur ; dernièrement encore, vous avez tenté de troubler la paix de notre maison, d'enlever à Valentine son bonheur que vous lui enviez, de détruire l'union d'un ménage qui vous porte ombrage. Ah ! Mme Lebrun, vous savez très bien jouer de la lettre anonyme et de la calomnie !

Très rouge, la jeune femme répliqua avec aigreur :

— Voilà des accusations, monsieur le docteur, qui auraient besoin d'être appuyées par des preuves.

Le vieux médecin répondit avec hauteur

— Quand le docteur Villarceau accuse, c'est qu'il est sûr de ne pas se tromper, et quand il affirme une chose, sa parole suffit. Les preuves que vous semblez réclamer sont nombreuses et vous les trouvez dans tout ce que je viens de vous dire. . . . Ah ! vous êtes devenue tellement vile à mes yeux que je ne peux même pas vous accorder le bénéfice des circonstances atténuantes.

La jeune femme était redevenue très pâle. Elle se dressa debout et avec une expression hautaine elle jeta au docteur un regard de défi.

— Monsieur le docteur, dit-elle, pourquoi donc ne me reprochez-vous pas vos bienfaits avec plus d'amertume encore ? Ah ! vous me trouvez ingrate ! Mais avez-vous bien fait pour moi tout ce que vous deviez ?

— Hein, vous dites ?

— Vous m'avez prise chez vous, vous m'avez fait la compagne de votre fille pour que j'en fusse le jouet, vous m'avez fait instruire et ajouta-t-elle avec un accent singulier, le jour de mon mariage vous m'avez fait remettre, dernier bienfait, dernière aumône, une somme de douze mille francs.

Elle s'arrêta.

Continuez, dit le docteur froidement et toujours calme, j'écoute.

— Avez-vous pensé quelquefois, monsieur Villarceau, à ce que devait souffrir dans votre maison celle que le monde considérait comme votre protégée et qui trouvait bien amer le pain de la charité. Toujours, constamment, j'ai souffert dans ma légitime fierté. Au pensionnat, toutes ces demoiselles dont j'étais l'égale, si je ne leur étais supérieure par l'intelligence, se plaisaient à m'humilier, me faisant sentir ma pauvreté, traitant avec un dédain cruel la fille sans famille, sans père.

— Mais, malheureuse, si vous avez souffert, c'est par la jalousie et l'envie.

— Eh bien, oui, oui, par la jalousie et l'envie. . . .

— Vous n'avez pas voulu comprendre, vous n'avez pas voulu voir. . . .

— J'ai compris, j'ai vu, interrompit-elle d'une voix cassante, que je n'étais pas traitée dans votre maison comme j'aurais dû l'être ; pour vous, entre Valentine et moi il y avait une grande différence.

M. Villarceau eut un haut-le-corps.

— Ah ! ça, fit-il, est ce que vous auriez voulu être considérée comme l'égale de ma fille.

— Oui, répondit-elle d'un ton sec.

— C'est de la folie !

— Vous, monsieur le docteur, vous auriez accepté que Valentine fut l'objet de ma constante admiration, que j'eusse pour elle la fidélité et le dévouement d'un caniche. . . . Eh bien, non, non ! Vous disiez tout à l'heure que je la détestais, que j'étais son ennemie ; vous ne vous trompez pas. . . . Eh bien, oui, je la déteste, je la hais !

— Oh ! répliqua le docteur, ayant peine à se contenir, voilà une déclaration qui ne me cause aucune surprise ; mais ce qui me surprend, c'est que vous ayez eu l'audace de la faire. Enfin, j'aime mieux cela, vous jetez votre masque !

Les yeux noirs de Mme Lebrun eurent un jet de flamme.

— Monsieur Villarceau, s'écria-t-elle, pourquoi donc ne m'avez-vous jamais dit qui est mon père ?

Si je ne vous ai jamais parlé de l'homme à qui vous devez le jour, c'est qu'il me répugnait de vous faire rougir de votre père. . . . Sachez le donc aujourd'hui, votre père s'appelait Rojier ; c'était un ouvrier, mais un de ces ouvriers qui n'aiment pas le travail, désertent l'atelier. C'était un débauché de la pire espèce, un ivrogne, un voleur, un assassin, peut-être. Il a subi plusieurs condamnations infamantes et aujourd'hui, sans doute, il repose sous l'herbe de quelque établissement pénitencier à des centaines de lieues de la France.

La terrible Léonie n'avait pas courbé la tête.

Mais quelle punition cruelle infligée à son orgueil !

— S'il en est ainsi, monsieur le docteur, dit-elle d'une voix à peine émue, vous n'avez plus à vous étonner de ce que vous appelez, sans doute, mes instincts pervers, c'est un héritage de famille.

M. Villarceau était stupéfait, abasourdi de tant d'impudence et de cynisme.

Ecœuré, l'âme pleine de dégoût, il ouvrit toute grande la porte de son cabinet.

— Madame, reprit-il avec un accent de pitié profonde, je vous avais

fait venir moins pour vous adresser de justes reproches que pour vous donner quelques conseils avec l'espoir que vous les écouteriez et en feriez votre profit ; mais vous ne m'en reconnaissez pas le droit ; je n'ai plus rien à vous dire, vous pouvez vous retirer.

— Vous me chassez ?

— Oui.

Léonie b'êmit, resta un instant indécise, puis, la tête haute, les lèvres crispées, le regard haineux, elle gagna lentement la porte.

Sar le seuil elle se retourna brusquement.

— Est-il dans les intentions de monsieur le docteur Villarceau de faire part de notre entretien à mon mari ? demanda-t-elle.

— Je n'ai jamais été, je ne serai jamais un délateur, répondit M. Villarceau ; vous savez ce que vous avez à faire, je n'ai plus à m'occuper de vous.

— C'est bien, grommela-t-elle.

Et elle s'éloigna.

M. Villarceau referma la porte de son cabinet.

Il resta quelques instants pensif et murmura :

— Je viens de faire acte de justice, je le devais ; cette misérable ne pouvait plus être reçue dans ma maison.

Il passa la main sur son front et soupira :

— Pauvre Lebrun !

VII. — LE SCULPTEUR SUR BOIS

Le docteur Villarceau n'était pas homme à faire connaître à M. Lebrun l'inconduite de sa femme, ni même à l'en faire avertir plus ou moins indirectement.

Si grand que soit l'intérêt que l'on a pour un homme que l'on estime, on n'a pas le courage de lui porter un coup aussi terrible.

Loin de là, M. Villarceau aurait fait tout au monde pour empêcher le mari de découvrir la vérité, pour éviter à ce brave et honnête homme une douleur qui pourrait le tuer.

Faisant taire son ressentiment et malgré ses répugnances, le docteur avait fait venir chez lui Mme Lebrun, pour la réprimander d'abord, et ensuite l'exhorter dans l'intérêt de son mari, de son jeune fils et le sien, à rentrer en elle-même, à ouvrir son âme au repentir et, quand il en était temps encore, à revenir à ses devoirs de mère et d'épouse.

Nous savons comment ses paroles avaient été accueillies. Il s'était trouvé en présence d'une femme, qui n'ayant plus au cœur aucun sentiment honnête, ne voulait rien entendre et, follement, courait à sa perte.

M. Villarceau avait le pressentiment que, si aveuglé que fût le sculpteur sur bois, il arriverait un jour où, fatalement, le bandeau lui tombant des yeux, il verrait clair, enfin, et ne pourrait plus conserver aucune illusion au sujet de sa femme.

Lebrun s'étonna bien un peu de voir cesser les relations de Léonie avec la famille Villarceau, mais elle lui donna des explications dont il crut devoir se contenter.

Il était si crédule, si plein de confiance, le brave homme, et elle possédait à un si haut degré l'art de mentir et de tromper !

Le sculpteur sur bois occupait dans son atelier plusieurs ouvriers qui, sous sa direction, ses conseils et son inspiration, devenaient aussi des maîtres.

L'ouvrage abondait et Lebrun travaillait éperdument, ne perdait jamais une heure. Malgré les dépenses exagérées de sa femme, l'aisance était dans la maison, et il ne demandait au ciel que la continuation de son bonheur tranquille et de son gain journalier, qui suffisait à la simplicité de ses goûts.

Néanmoins, il pensait un peu, déjà, à l'avenir de son fils, qu'il adorait, et il se disait :

— Il faudra pourtant que nous prenions nos mesures, Léonie et moi, pour faire des économies.

L'argent s'en allait sans qu'il y fit beaucoup attention, comme s'il n'avait pas su compter.

Mais pouvait-il faire des observations à sa femme ? Il l'aimait tant, sa Léonie ! Il semblait que ce fils qu'elle lui avait donné eût encore augmenté sa tendresse. Sa femme, son fils, étaient tout pour lui, ils occupaient constamment sa pensée. C'était pour eux qu'il travaillait, pour eux qu'il voulait arriver à la fortune.

Dans le contentement de soi-même, que de beaux châteaux il bâtissait en Espagne !

Mais la réalité allait surgir tout à coup, foudroyante. Hélas ! oui, le désenchantement arriva, d'autant plus douloureux et terrible que sa confiance en sa femme avait été plus grande.

C'était vers quatre heures de l'après-midi, il était assis près de son établi devant une œuvre de sculpture artistement fouillée. Mais son ciseau restait inactif ; il se tenait immobile, la tête dans ses mains, lorsque le bruit de la porte qui venait de s'ouvrir le fit sursauter et se redresser brusquement, comme effrayé.

Le docteur Villarceau venait d'entrer.

Lebrun ébaucha un pâle sourire et, tristement tendit la main au docteur.

Celui-ci fut frappé de la pâleur du sculpteur et de l'altération de ses traits.

— Vous m'avez fait prier de passer chez vous, mon ami, dit le docteur seriez-vous malade ?

— Non, docteur, pas de corps, du moins. . . .

M. Villarceau eut un imperceptible tressaillement.

—C'est pour mon fils que je voudrais vous consulter.

Les deux hommes sortirent de l'atelier et entrèrent dans une pièce où se trouvait l'enfant, très occupé à rassembler les morceaux d'un jeu de patience.

A la vue de M. Villarceau, le garçonnet se leva précipitamment et, les bras ouverts, vint présenter son front à son vieil ami, en disant :

—Je suis bien content de vous voir, monsieur le docteur ; vous ne venez plus guère, maintenant.

—Il n'a pas l'air bien malade, dit le médecin en regardant Lebrun, dont il interrogea la physionomie.

Le sculpteur resta silencieux.

Le docteur prit le petit Paul sur ses genoux et gravement, bénévolement aussi, il le palpa, l'ausculta.

Lebrun regardait faire sans sourciller.

M. Villarceau se tourna vers lui.

—Mon ami, dit-il, vous pouvez vous rassurer, votre fils est en parfaite santé.

Le sculpteur parut sortir d'un rêve ; et, d'une voix assourdie par l'émotion qui le serrait à la gorge :

—Croyez-vous, docteur, qu'il puisse se passer des soins d'une mère ?

—Je crois comprendre, pensa M. Villarceau.

Et tout haut :

—Est-ce que Paul serait menacé de perdre la sienne ?

—Oui, docteur.

—Mais elle se porte très bien aussi ; hier, on l'a rencontrée... Al-lons, mon ami, je ne vois pas, vraiment, de quoi vous vous effrayez.

Lebrun n'eut pas l'air d'avoir entendu ces paroles de M. Villarceau. Il suivait son idée.

—Croyez-vous, docteur, dit-il, que, seul, il me soit possible d'élever mon fils et que je puisse lui suffire ?

—Lebrun, mon ami, où voulez-vous en venir avec vos questions ! que méditez-vous ?

—Je vais séparer mon fils de sa mère.

—Allons donc !

M. Villarceau feignait de ne pas comprendre et attachait sur le sculpteur son regard étonné.

—Dès demain, reprit Lebrun, je vais mettre Paul en pension, et je prendrai mes mesures pour qu'il ne revoie jamais sa mère.

—Oh !

—M. Villarceau, vous devez croire que je suis fou ; je crains, en effet, de le devenir ; le coup qui me frappe, qui m'accable, m'écrase, est si inattendu, si épouvantable, que je sens ma raison vaciller, se troubler.

Docteur, figurez-vous un homme qui, le sourire aux lèvres, s'avance gaiement sur une route fleurie et voit tout à coup un gouffre s'ouvrir sous ses pas. Eh bien, voilà ce qui m'arrive, c'est l'image de ma destinée ?

La malheureuse ? la misérable ! Vous savez combien je l'aimais, M. Villarceau ; pour elle, j'aurais sué sang et eau, j'aurais fait tout au monde, tout ; heureux, je lui aurais sacrifié ma vie !

Il s'arrêta net à la vue du petit Paul qui le regardait et écoutait, ouvrant de grands yeux effarés.

—Oh ! fit-il.

Il prit l'enfant par la main, le conduisit à une porte et le fit passer dans une autre pièce en lui disant :

—Va, mon chéri, va retrouver ta bonne.

Ayant ainsi éloigné l'enfant, il se rapprocha du docteur.

Il était en proie à une agitation fébrile.

—Comme je l'aimais, mon Dieu, comme je l'aimais ! reprit-il d'une voix étranglée ; j'avais foi en elle comme en un ange du ciel, et, tout à coup, l'idole a fait place à un être pétri de fange, sorti des profondeurs de je ne sais quel égoût. Elle a tous les vices qui peuvent dégrader une femme.

Il ne put retenir un sanglot et s'écria :

—M. Villarceau, n'est-ce pas horrible, horrible ?

—Lebrun, mon ami, êtes-vous bien sûr ?... balbutia le docteur.

—Si je suis sûr ! Est-ce que pour retenir ses illusions on ne cherche pas à se tromper soi-même ? Est-ce qu'on ne cherche pas à repousser la vérité ? Ah ! si je n'avais que le doute ! mais j'ai la certitude et elle m'écrase !

Il y eut un silence de quelques instants, pendant lequel l'infortuné Lebrun resta immobile, les yeux fixés à terre, les poings crispés, dans l'attitude d'un morne désespoir.

Brusquement, il releva la tête.

—M. Villarceau, interrogea-t-il, pourquoi a-t-elle cessé de vous voir, vous et les vôtres ?

Le vieux médecin voulut éluder la question.

—Monsieur le docteur, dit le sculpteur, très animé, un mari a le droit de tout savoir, je vous adjure de ne me rien cacher ; dans cette circonstance, vous ne pouvez pas garder le silence.

Ce n'était pas une prière, mais presque une sommation.

Mis en demeure de répondre, il était difficile au docteur de s'y refuser ; il le fit en termes mesurés, atténuant autant qu'il pouvait la gravité des faits.

—Je l'ai fait venir chez moi, ajouta-t-il, je voulais lui donner quelques conseils, espérant qu'elle les écouterait ; mais elle n'a pas voulu comprendre que je parlais dans son intérêt, le vôtre et celui de son fils. Depuis, elle n'est pas revenue à la maison.

—Elle a au moins compris qu'elle n'y serait plus à sa place, dit Lebrun sourdement. Il devait en être ainsi. On ne franchit pas en un jour tous les degrés de l'infamie ; l'ingratitude et la trahison de l'amitié ont été le prélude de la trahison conjugale.

Et rien ne l'a retenue, rien, ni ma profonde tendresse, ni le respect d'elle-même, pas même son enfant ! Oh ! la misérable !

—Que comptez-vous faire, mon ami ?

—Vous ne supposez pas, monsieur le docteur que je puisse me résigner à continuer de vivre à côté de cette femme, qui s'est couverte de toutes les hontes, et que je la laisse flétrir de son contact l'enfance de mon fils.

Avec de douces et bonnes paroles, le docteur essaya d'adoucir un peu cette grande douleur ; mais il vit bien que son amitié était impuissante.

—Monsieur le docteur, dit tout à coup Lebrun, veuillez me pardonner de vous congédier, mais Léonie peut rentrer d'un moment à l'autre et je veux me trouver seul avec elle quand elle rentrera.

Les deux hommes se serrèrent la main, et M. Villarceau sortit en se disant avec un amer regret que c'était lui qui, avec les meilleures intentions, avait préparé cette lamentable union.

Lebrun rentra dans l'atelier, jeta des regards distraits sur le travail des ouvriers, puis reprit sa position de tout à l'heure devant son établi.

A six heures, la journée étant finie, les sculpteurs s'en allèrent ; Lebrun n'entendit même pas qu'ils lui souhaitaient le bonsoir.

Le malheureux resta absorbé dans ses sombres pensées jusqu'au moment où la domestique vint lui dire que le potage était sur la table.

Il sursauta comme un homme qu'on arrache brusquement au sommeil, se dressa debout et resta un instant le regard fixé, comme hébété.

—Madame est-elle rentrée ? demanda-t-il.

—Non, monsieur.

—C'est bien, fit-il.

Et il suivit la servante.

Le petit Paul était déjà à table, ne s'étonnant point de ne pas voir sa mère, car il arrivait souvent à Léonie de ne pas rentrer pour l'heure du repas du soir. Lebrun pâle, silencieux et morne s'assit à côté de son fils.

Il avala quelques cuillerées de potage et ce fut tout.

L'enfant ne mangea pas comme d'habitude ; il voyait bien que son père avait du chagrin et il avait le cœur gros le pauvre petit. Quand il eut déclaré qu'il n'avait plus faim, Lebrun fit un signe à la domestique, qui emmena l'enfant pour le coucher.

Le sculpteur sur bois resta seul dans la salle à manger, attendant. Les heures s'écoulaient, et il était près de minuit, qu'il attendait encore.

Enfin il entendit le grincement de la clef dans la serrure de la porte d'entrée. Bientôt après la jeune femme parut, toujours belle et mise avec une grande élégance.

—Comment, fit-elle, vous ne vous êtes pas couché ?

—J'ai voulu vous attendre.

—C'est trop de complaisance.

Tout en dénouant les brides de son chapeau, elle reprit gaiement :

—Mon ami, vous trouvez sans doute que je rentre un peu tard ; mais j'ai été retenue chez Mme de Langrac.

—Je ne demande pas d'où vous venez ; je vous ai attendue parce que j'ai à causer avec vous.

La jeune femme se retourna, frappée par l'accent de la voix de son mari.

—Vous avez à causer... commença-t-elle.

Elle s'interrompit en voyant la pâleur, le regard brillant et l'altération des traits de Lebrun, ce qu'elle n'avait pas remarqué tout d'abord.

—Oui, j'ai à causer avec vous, répéta-t-il.

—Ah ça, qu'avez-vous donc ?

—Je vous le dirai.

—Je l'espère bien ! fit-elle négligemment.

Mais, comme toute personne qui n'a pas la conscience tranquille, elle sentait qu'un orage allait éclater sur sa tête. Toutefois, faisant bonne contenance :

—Je suis un peu fatiguée, reprit-elle, ne pourriez-vous pas remettre cet entretien à demain ?

—Non, il faut qu'il ait lieu ce soir ; il est des choses que je ne remets jamais au lendemain ; voilà une chaise, veuillez vous asseoir.

—Vous n'en avez pas bien long à me dire, je pense ; je puis rester debout.

—Comme il vous plaira.

Jamais il ne lui avait parlé de ce ton impérieux, avec cette raideur. Que pouvait-il avoir appris ? Cet homme si bon, si doux allait-il donc s'ériger en juge inflexible, implacable ? Elle eut peur, se ravisa et s'assit.

—Vous faites bien, dit-il froidement, car nous en aurons peut-être pour un bout de temps.

—Soit, je vous écoute.

—Prêtez-moi donc toute votre attention.

Après une pause, il reprit :

—Lorsque vous avez consenti à être ma femme, je vous aimais, je vous adorais, vous le saviez. Je ne cherchais pas à vous faire voir la vie sous des aspects que je ne pouvais pas lui donner ; je vous avais fait, sans le flatter, le tableau de l'existence qu'il était en mon pouvoir de vous offrir. Je n'étais pas un homme du monde, un beau parleur ; je me sentais mal à l'aise dans un salon. Homme de travail, je ne me trouvais bien qu'à l'atelier. Je ne vous faisais espérer ni plaisirs bruyants, ni distractions variées ; mais je vous promettais l'aisance, le bien-être et le bonheur qu'on trouve dans l'intimité et le calme du foyer...

Tel que j'étais, avec le peu que je pouvais vous donner, vous m'avez accepté, en m'assurant que sûre de mon affection, vous y trouveriez un dédommagement plus que suffisant à tout ce qui pourrait vous manquer sous les autres rapports.

J'en appelle à vous-même : ai-je jamais manqué à un seul de mes engagements ? Vous ai-je jamais donné le droit de douter de ma tendresse ? Ma confiance en vous était sans limites, je n'ai jamais essayé d'entraver votre

liberté. Comprenant que le genre de vie auquel j'étais habitué pouvait vous sembler monotone, je n'ai jamais mis d'obstacles à vos sorties, aux invitations que vous receviez du dehors.

Je vous aimais, je vous estimais, j'aurais rougi de vous soupçonner. Et aujourd'hui encore, je ne puis me rappeler sans attendrissement, sans être remué jusqu'au fond de l'âme, des jours heureux, les jours de bonheur dont il m'a été donné de jouir auprès de vous.

Très supérieure à moi par l'intelligence, l'instruction, la distinction des manières, je n'en étais ni jaloux, ni humilié ; loin de là, j'étais fier des éloges qu'on vous adressait ; j'en étais orgueilleux, comme si j'en eusse moi-même été l'objet.

Après de vous, je m'élevais, je sortais de la foule, je me sentais quelqu'un.

La véritable affection est trop aveugle pour ne pas être faible ; je ne pouvais résister à aucun de vos désirs. Les vœux que votre bouche exprimait étaient des ordres pour moi ; si j'étais assez heureux pour les devancer et les devancer, j'en éprouvais un extrême plaisir, un sentiment de naïf orgueil.

Un jour, vous me dites :

— Vous travaillez beaucoup, vous êtes infatigable ; mais je dépense énormément et nous ne parvenons à faire que de très petites économies. Permettez-moi de faire quelque chose, moi aussi je désire travailler.

Je me récriai. Vous reprîtes :

— J'ai des relations, je me crois des aptitudes au commerce, laissez-moi utiliser les unes et les autres pour vendre des bijoux, des étoffes de prix qu'on me confiera ; quand je n'arriverais ainsi qu'à gagner mes toilettes et mes autres dépenses personnelles, ce serait diminuer d'autant ce qui est pris sur votre travail pour les frais du ménage.

Votre idée ne me souriait guère, il ne me plaisait pas de vous voir exercer un métier qui me semblait indigne de vous, de vous voir faire concurrence à ces femmes que l'on désigne vulgairement sous le nom de marchandes à la toilette. Mais vous avez insisté, et comme je n'avais jamais eu le courage de résister à un de vos désirs, je cédai.

Oh ! le résultat fut superbe, du moins je le crus.

Vous étiez presque constamment dehors, déployant une activité sans pareille ; je ne voyais jamais ni bijoux, ni étoffe ; c'était vendu et livré. Et le confortable de notre maison s'était considérablement augmenté ; notre table était servie avec une délicatesse, une recherche de mets que je n'avais jamais connus, et notre mobilier devint luxueux, et vos toilettes, plus nombreuses, étaient aussi plus riches, plus élégantes.

Il y a peu de temps de cela, je reçus la visite d'une dame qui venait me faire une commande.

Nous étions dans le salon. Tout en causant, elle regardait les rideaux.

— Voilà de bien beaux rideaux, me dit-elle tout à coup ; où donc ont-ils été achetés ?

— Je ne saurais vous le dire, madame, répondis-je ; c'est ma femme qui s'occupe des achats.

Elle se leva et alla toucher et mieux examiner le tissu.

— Oui, très beaux, très riches, disait-elle, comme parlant à elle-même, il m'en faudra de pareils dans mon salon.

Elle revint vers moi.

— Monsieur Lebrun, me demanda-t-elle, combien ces rideaux ont-ils été achetés ?

Vous m'aviez dit les avoir payés cent cinquante francs, je répondis :

— Cent cinquante francs !

— Oh ! pas ce prix-là, monsieur Lebrun, pas ce prix-là !... vous ne vous rappelez plus... Cent cinquante francs ces rideaux, qui valent plus de six cents francs !

Je restai tout stupéfait.

Et quand la dame m'eut quitté, je restai longtemps pensif. Je ne comprenais pas.

C'est que je ne savais pas, alors, que ce n'était point de bijoux et d'étoffes de prix, que vous étiez marchande !...

VIII.— UNE EXÉCUTION

La jeune femme se dressa sur ses jambes, très pâle, frémissante, les prunelles flamboyantes.

— C'est une infamie ! s'exclama-t-elle ; quoi, c'est vous qui, après avoir prêté l'oreille à de faux rapports, à des calomnies, c'est vous qui accusez votre femme ! Vous ne pouviez me faire un plus sanglant outrage !... Ah ! je ne m'attendais pas à être traitée ainsi par mon mari !

Elle retomba sur son siège, comme abîmée de douleur, et se mit à pleurer.

Gardez donc vos larmes pour plus tard, quand le moment de pleurer sérieusement viendra pour vous, dit froidement le sculpteur.

— Ainsi, répliqua-t-elle, voilà comment vous regrettez l'injure que vous venez de me faire ?

— Je n'ai qu'un regret, Léonie, celui de vous avoir trop aimée et de vous avoir donné mon nom, que vous deviez déshonorer.

— Oh ! encore !

— Laissez donc ces mines de femme offensée, indignée ; je ne peux plus être dupe de votre hypocrisie.

— Votre conduite envers moi est indigne !

— Ne me parlez pas de ma conduite, Léonie, quand je vous parle de la vôtre. Et maintenant que vous voilà un peu calmée, écoutez-moi.

Oh ! j'étais un mari bien crédule ; trop convaincu de vos sentiments honnêtes, de votre fidélité à vos devoirs d'épouse et de mère, je n'attachai pas aux paroles de la dame toute l'importance qu'elles m'avaient d'abord paru avoir. Je me dis que j'avais manqué de mémoire, que, dans tous les cas, il n'y avait là qu'un malentendu, et je n'y pensai plus.

Si je ne vous ai point parlé de cela, c'est que j'aurais eu honte de vous faire voir que je vous avais un instant soupçonnée.

Mais, bientôt, encouragée par mon aveuglement, vous crûtes pouvoir vous affranchir de la prudence que vous aviez jusqu'alors observée... Alors, et sérieusement cette fois, l'affreux soupçon entra dans mon esprit.

Je n'essaierai pas de vous retracer l'atroce douleur qui m'étreignait le cœur ; vous en ririez et trouveriez fort ridicule ce pauvre mari, qui avait mis si longtemps à découvrir la vérité.

— Mais que savez-vous, dites ? qu'avez-vous découvert ?

— Un peu de patience, vous le saurez.

Je vous surveillais, et pourquoi ne pas l'avouer ? je vous épiais, je vous espionnais...

— Oh ! c'était lâche !

— C'était tout ce que vous voudrez ; mais il fallait cela. Bientôt, en effet, il ne me fut plus permis de douter de ma honte et de votre infamie. Mais si j'en avais l'horrible certitude, les preuves me manquaient.

— Et ces preuves, vous les avez aujourd'hui ?

— Oui.

Elle ne put s'empêcher de tressaillir.

— Avant de les avoir ces preuves, qui démontrent combien vous êtes abjecte et vile, et bien que mes yeux fussent desillés, je me gardai bien de vous accuser, de vous jeter à la face tout mon dégoût ; je vous saisis assez audacieusement pour protester avec hauteur, assez impudente pour nier avec indignation.

Ah ! je me demande comment j'ai eu assez d'empire sur moi-même pour me contenir.

C'est que je n'étais plus le même homme, ce mari débonnaire que vous avez connu avant de le tromper. J'étais devenu un juge sévère devant lequel vous ne deviez pas trouver d'indulgence.

— Mon Dieu, fit-elle en bâillant, comme tout cela est long !

— Ah ! vous trouvez...

— Un vrai réquisitoire de ministère public interrompit-elle effrontément.

— Il faut que vous l'entendiez jusqu'au bout.

Je ne pouvais plus être indulgent, car mon affection pour la femme coupable s'était à jamais évanouie. Je n'éprouvais plus qu'un désir, vous démasquer, étaler sous vos yeux votre abjection et briser les liens que j'avais autrefois bénis et que je ne pouvais plus que maudire !

Vous m'aviez appris la dissimulation, je devins dissimulé ; oui, j'eus cette force, que je ne connaissais pas, de rester avec vous, en apparence, ce que j'avais toujours été.

Je voulais des preuves de votre infamie ; des preuves, des preuves, il me fallait des preuves.

Par exemple, vous étiez charmante pour moi ; jamais vous n'avez été aussi aimable, — je ne dis pas aussi affectueuse.

— Monsieur, répliqua l'odieuse créature assez sèchement, je vous ai déjà dit que j'étais très fatiguée, je vous le répète ; voyons donc où vous voulez en venir ; quelle est la conclusion de tout ce que je viens d'entendre ?

— La conclusion, la voici : Vous allez partir d'ici !

— Quand ?

— Tout de suite.

— Comme cela, à cette heure de la nuit ? allons donc !

— Vous n'êtes plus rien pour moi, madame les liens qui nous unissaient sont à jamais brisés. Allez porter où il vous plaira le bruit de vos scandaleuses amours ; le jour n'est pas loin où les deux complices trouveront lourde à porter la chaîne qui les rive l'un à l'autre ; ce sera ma seule vengeance !

Il alla prendre dans un meuble un petit paquet préparé d'avance, puis se rapprocha de sa femme, qui s'était levée et le regardait avec des yeux étincelants de rage contenue.

— Madame, dit-il en lui présentant le paquet, le jour de notre mariage, Mme Villarceau m'a remis douze mille francs, votre dot ; elle est intacte, vous prouvez-vous en assurer. Prenez, prenez, je ne veux rien conserver de vous. Il y a dans la maison beaucoup de choses qui vous appartiennent ; vous me ferez savoir où tout devra être transporté, et ce sera fait immédiatement.

Maintenant, madame, rien ne vous retient plus ici, partez, partez, je vous chasse !

Elle se redressa, pleine de défi.

— En avez-vous le droit ? fit-elle.

— Si je ne l'ai pas, je le prends !

— Et si je ne veux pas m'en aller ?

— Vous m'obligeriez, madame, ce qui serait fort regrettable, à vous jeter violemment dehors.

Le calme de son mari, qu'il avait su conserver dès le début de la scène, exaspérait Léonie.

Elle eut un grincement de dents.

— Croyez bien, monsieur, dit-elle d'une voix frémissante, que je ne tiens pas plus que cela à rester dans votre maison ; mais puisque vous tenez à ne rien conserver de moi, rien, il est un objet qui m'est plus cher que cet argent que vous me remettez et auquel vous paraissez ne pas songer.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie

20 P. C.
D'ESCOMPTE

Toutes nos blouses, poignets et collets re-
passés pour être vendues moins
20 PAR CENT D'ESCOMPTE

CENTUTES ! CENJURES !

Au-delà de 150 douzaines de ceintures
en cuir, en soie, en acier, en argent, dorés,
etc., pour être vendues à des prix excessi-
vement bas, moins 20 p. c. d'escompte

NETTES pour DRAPERIES de ROBES
10 p. c. d'escompte

Un assortiment très considérable de net-
tes pour draperies de robes, un verge et un
quart de large, couleur garantie, pour être
vendu depuis 55c la verge.

— VOYEZ-LES —

BRODERIES POUR ROBES

Toutes nos broderies pour robes sans ex-
ception pour être vendues moins 25 p. c.
d'escompte.

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame,
coin de la rue St-Pierre

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 2193

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE

Le meilleur Cognac importé au Canada.



En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE



MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

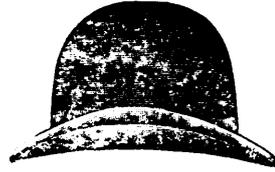
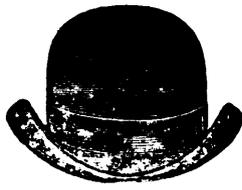
— DE —

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

12020

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUFONT, Insp. des Agences

Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite
par les

Poudres
Orientales

les seules

qui assurent en trois
mois et sans nuire
à la santé le

DEVELOPPEMENT



Fermets des formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de pre-
mière classe. Dépôt général pour
la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTREAL Tél. Bell 451

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

Le VIN à
l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs
de l'HUILE de FOIE de MORUE et
les propriétés thérapeutiques des prépa-
rations alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Son effet, comme celui de l'HUILE
de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la SCROFULE, le RACHITISME,
l'ANÉMIE, la CHLOROSE,
la BRONCHITE et toutes les
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

CHOCOLAT MENIER



Est maintenant
en vente par-
tout dans les

ETATS-UNIS

ET AU :

CANADA

Il est servi à table
pour remplacer

Le thé, le café ou le cocoa

Il est devenu presque universel,
il nourit et fortifie

SERVI GLACE DURANT LES GRAN-
DES CHALEURS

IL EST DELICIEUX ET RAFFRAICHISSANT

Demandez à l'Epicier

— LE —
CHOCOLAT
MENIER

Vente annuelle dé-
passant 33 millions
de livres

S'il ne l'a pas
en vente, envoyez
le nom et votre
adresse à Menier,
Succursale cana-
dienne, 12 et 14,
rue Saint-Jean,
Montréal.

PATENTS

TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. A Handbook of In-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mecha-
nical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper,
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

Emolâtre (Souverain des Montagnes) ve-tu
de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500 00 de récompense pour
un meilleur emplâtre. Des milliers de per-
sonnes souffrantes ont immédiatement re-
cours aux EMPLÂTRES SOUVERAINS DES
MONTAGNES VERTES de GEO TUCKER pour
le soulagement immédiat des douleurs Rhu-
matismales, Rognons, Matrice, Poitrine,
Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez
GEO. TUCKER
LE GUÉRISSEUR SAUVAGE
1875, STE-CATHERINE. Montréal - Prix 25c

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont
lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi
lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-
nissant le 7 juillet 1894.

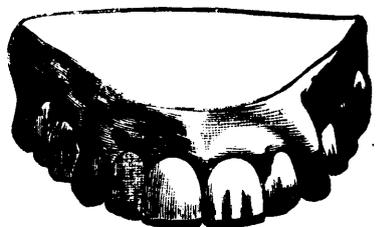
35,122

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

La PRESSE sera adressée à la campagne
pendant la saison d'été à raison de 25c par
mois

Neuveau procédé américain pour le
lage de dents, en porcelaine et en verre
plus résistant que le ciment, imitant par
faitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger
Neuveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL